

L'ÉDITION
POPULAIRE
BI-MENSUELLE

N° 4

Maurice des OMBIAUX

Guidon

d'Anderlecht

10, rue de Mézières, PARIS

15 PRIX 15
CENTIMES

21, RUE DE L'INDUSTRIE, BRUXELLES

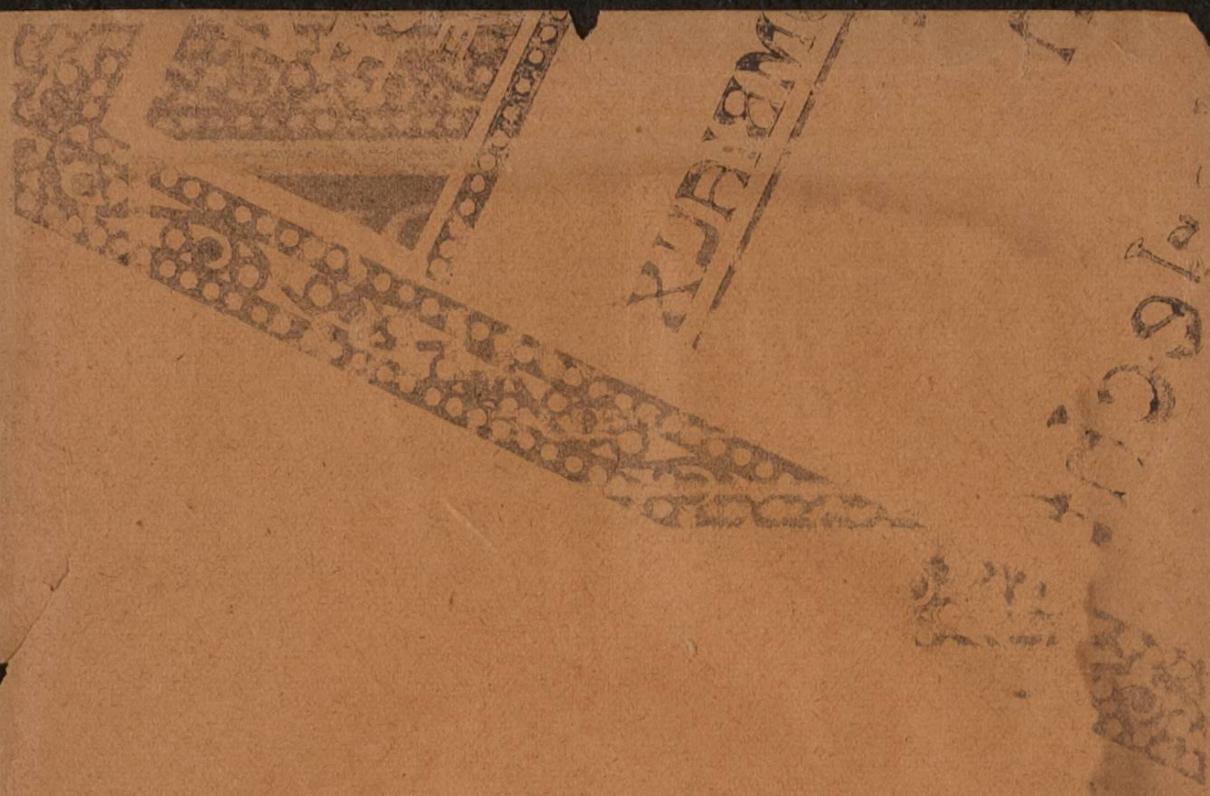
71L

10702

A

LIBRARY

of B. C. C.



Maurice des Ombiaux

Propriété de l'ÉTAT
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA CULTURE FRANÇAISE

Service des Lettres
Enregistré sous le N°

Guidon d'Anderlecht

(Nouvelle édition revue par l'auteur)

G. MERTENS,
21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21
BRUXELLES

RIVIERE
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10
PARIS



Maurice des Ombiaux

né à Beauraing, le 16 mars 1868.

BIBLIOGRAPHIE (principaux ouvrages) :

MES TONNELLES (épuisé).

HISTOIRE MIRIFIQUE DE SAINT DODON (Paris, Ollendorff) 3 fr. 50.

JEUX DE CŒUR (épuisé).

MAISON D'OR (Paris, Ollendorff ; Bruxelles, Mertens) 3 fr. 50.

NOS RUSTRES (Liège, Imprimerie de « La Meuse ») 3 fr. 50.

LE JOYAU DE LA MITRE (Paris, Ollendorff) 3 fr. 50.

TÊTES DE HOUILLE (Bruxelles, Duchenne) 3 fr. 50.

CONTES DE SAMBRE ET MEUSE (épuisé).

MIHIEN D'AVENE (Paris, Juven) 3 fr. 50.

CONTES CHOÏSIS DE SAMBRE ET MEUSE (Bruxelles, Association des Écrivains belges) 2 fr. 00.

FARCES DE SAMBRE ET MEUSE (Bruxelles, Lamberty) 3 fr. 50.

GUIDON D'ANDERLECHT (Paris, Juven) 3 fr. 50.

L'ABBE DU POTIE (épuisé).

IO-IE, BEC DE LIEVRE (Bruxelles, Association des Écrivains belges) 3 fr. 50.

PETIT MANUEL DE L'AMATEUR DE BOURGOGNE (Bruxelles, Van Oest) 3 fr. 50.

QUATRE ARTISTES LIEGEOIS (Bruxelles, Van Oest) 7 fr. 50.

LA PETITE REINE BLANCHE (Bruxelles, Larcier) 3 fr. 50.

VICTOR ROUSSEAU (Bruxelles, Van Oest) 10 fr. 00.
HISTORIETTES DE WALLONIE (Charleroi, Hallet) 2 fr. 00.

LA THUDINIE ((Bruxelles, Touring-Club) 1 fr. 50.

L'ORNEMENT DES MOIS (Bruxelles, Van Oest) 2 fr. 50.

CAMILLE LEMONNIER (Bruxelles, Carrington) 2 fr. 50.

LE MAUGRE (Paris, Calmann Lévy) 3 fr. 50.

CRITIQUE : Consulter :

Eugène Gilbert : En marge de quelques pages.

Victor Kinon : Portraits d'auteurs.

Firmin van den Bosch : Littérature d'aujourd'hui.

Maurice Gauchez : Le livre des masques belges.

Georges Rency : Physionomies littéraires.

René Dethier : Un écrivain de Wallonie : Maurice des Ombiaux. (Edition de la « Jeune Wallonie »).

H. Liebrecht : Histoire de la Littérature belge.

(La présente œuvre : GUIDON D'ANDERLECHT fut publiée d'abord en feuilleton dans le journal hebdomadaire : « Le Samedi littéraire et artistique » (Bruxelles, 1905), et parut ensuite en 1905, à Paris, chez Félix Juven, éditeur, en un vol. in-12, de 221 pages, à 3 fr. 50.)

Guidon d'Anderlecht.

I.

A Anderlecht, par delà le hameau de Veewyde, sur le coteau verdoyant au bas duquel le ruisseaulet Pède scintille parmi les saules têtards avant d'entrer, avec des rides, dans l'étang Hepperbroek, un peu en deçà de la chapelle votive que trois tilleuls protègent de leur feuillage, où le sentier abandonne les haies et se divise en deux rameaux, l'un vers Dilbeek et l'autre vers Berchem-Sainte-Agathe, s'élevait la chaumière des parents de Guidon.

Le pignon faisait face à la venelle, l'espalier y déployait ses bras réguliers et feuillus ; un petit chemin de sable conduisait à l'huis, s'en allait jusqu'à l'étable, puis contournait le jardin bordé de buis, d'oseille, de saxifrage et de thym.

Sur le rideau de peupliers à la verdure blonde qui le protégeait contre le vent du Nord, le toit rouge s'éployait, se chaperonnait de lucarnes et prolongeait sa descente au delà du mur blanc comme pour abriter de la pluie les petites fenêtres aux volets verts auprès desquelles grimpaient et fleurissaient selon la saison, les capucines, les belles de jour et les roses trémières.

Par devant, les tournesols, au cœur de velours brun, faisaient irradier leurs pétales jaunes, cependant qu'un poirier touffu projetait son ombre jusqu'au seuil de la demeure.

De là, les vergers et les potagers descendaient jusqu'au hameau. En suivant le cours d'eau qui scintille comme un orvet dans l'herbe, on voyait briller l'Hepperbroek orné d'une ceinture smaragdine parsemée de joyaux. Tout près s'élevait en pente douce le Brusselberg où, le soir, folâtraient les lutins et passent les fantômes. Parmi les fermes et les métairies, l'église du village érigeait son clocher de pierre grise, moussue dans les coins des contreforts et sous les abat-sons.

Quelques moulins, le long de la Sennette et de la Senne, faisaient tourner leur roue frangée d'écume et plus loin, dans des brumes mauves de l'horizon, Bruxelles apparaissait comme une ville de rêve avec son enceinte de murailles et de tours grises, ses clochers pointus, et la flèche de l'hôtel de ville, frêle et blanche et quelquefois, sous un ciel chargé de nuages, tendrement nuancée de rose.

Le jour de la Pentecôte, la petite maison avec ses volets

verts et sa capeline rouge, s'illuminait de joie. Sous un chaud soleil qui, passant à travers le poirier, faisait jouer un réseau d'ombres bleues sur le mur nouvellement passé au lait de chaux, les membres perclus de la mère de Guidon se mouvaient avec plus d'aise ; et le père, qui depuis longtemps souffrait des yeux, les ayant frottés la veille avec les pleurs des bourgeons d'une vigne, se sentait fort soulagé. Dans le champ voisin le blé poussait dru, les légumes croissaient en abondance et la récolte des fruits s'annonçait bonne. Le cochon, qui d'abord avait donné quelques inquiétudes, engraisait maintenant à souhait. On pouvait envisager l'avenir avec confiance. Et l'on attribuait ces bienfaits à saint Bruno, à la chapelle de qui l'on avait processionné, le deuxième jour des Rogations, avec ceux d'Anderlecht et de Dilbeek.

— Je me sens si légère, dit la femme, que je vous accompagnerai tous les deux à la grand'messe, ce qui ne m'est plus arrivé depuis Pâques fleuries.

Encore, ce jour-là, n'avait-elle pu se rendre à l'église, pour chercher ses rameaux, que grâce à la charrette à chiens d'un laitier du voisinage. Au retour, elle avait jeté du buis béni dans l'étable, le poulailler et le puits, elle en avait enterré quelques brindilles aux quatre coins du jardin. Le surplus, qu'elle gardait pour préserver la maison de la foudre, conservait sa verdure fraîche et vernie.

La fête de l'été, du soleil glorieux et triomphant, de la colombe de feu descendue sur la terre, était célébrée alors avec beaucoup plus de faste qu'à présent.

Le dimanche, la mère, au dos voûté déjà par la misère, s'appuyant sur la crosse d'une main sèche et longue, le père, qui tenait la tête penchée en arrière comme ceux qui ont la vue faible et le fils, qui portait dans ses bras une javelle de blé, descendirent au village.

Des fleurs, des feuilles, des herbes et des roseaux jonchaient les chemins depuis les premières maisons jusqu'à l'arbre de mai planté devant l'église; des guirlandes de genêts et des branches de tilleul festonnaient entre les arbres de la route.

De tous les sentiers, de toutes les sentes, de toutes les venelles, des hameaux lointains, des coteaux et de la vallée, les paysans arrivaient vêtus du sayon et de la bure dominicaux tenant des touffes de froment, de seigle, d'épeautre, de sarrazin ou de colza.

Ils venaient faire bénir leurs champs sous les espèces de quelques épis. Pendant la grand'messe, chacun allait placer sa gerbe sous les doigts bénisseurs de la Cérés chrétienne, la vierge Marie ; le fruit de ses entrailles, qu'elle pressait

contre son cœur, jouait, pour la circonstance, avec le blé des semailles divines dont les petits bras potelés étaient chargés, cependant qu'aux pieds de la Sainte Mère, des pivoines amoncelées semblaient être comme le ruissellement d'un beau sang rouge ou du jus de raisin jaillissant, épais, des pressoirs célestes.

Les tiges que portait Guidon, vertes encore au départ, commençaient, heureux présage, à jaunir et les têtes, déjà lourdes, avec un balancement léger s'inclinaient devant la petite Notre-Dame des campagnes. Les paysans en furent émerveillés. Le tendre or vert du blé luisait doucement dans un rayon que le soleil jetait à travers le vitrail sur les grandes dalles bleues, entre deux colonnes frustes.

— Ne croirait-on pas qu'il a porté le chapeau de roses, comme s'il avait été baptisé la veille de Pâques? disait-on de lui.

Et, sur le visage du garçonnet, on aperçut une beauté que l'on n'avait pas, jusque-là, remarquée.

Quand ils eurent, comme les autres, déposé leur offrande, Guidon et ses parents sortirent de l'église sous la conduite des maîtres de la fête qui, parmi les épis agités, brandissaient des houlettes enrubannées, bergers de joie et de fécondité.

Sur la place, les brasseurs escortés par des charretiers, des foulons, des lavandières et des fileuses de lin se tenaient sur des chars fleuris, autour des tonneaux de bière. Leurs chevaux, couverts de pivoines et de branchages, s'arrêtaient à chaque pas lorsqu'on distribuait à boire.

Mais les trois tâcherons étaient trop pauvres pour s'attarder au village en compagnie des gens du hameau qui, attablés devant les estaminets, sous les charmes, mangeaient des « schôles », dont on enlève par lanières la chair desséchée et salée, et buvaient du lambic.

Ils reprirent le chemin de leur mesure, heureux de la grâce qui, sous la bénédiction de la Vierge, leur avait été départie.

Tandis que Guidon se livrait aux jeux de son âge, l'homme et la femme songèrent à lui avec complaisance.

La nuit, ils firent un rêve où repassèrent, déformés, les événements de la journée.

Le blé se changeait en or dans les mains de Guidon et Notre-Dame d'abondance prédisait au père que le fils deviendrait riche. Aussitôt, à la place de la maisonnette, s'élevait une cense magnifique semblable à la ferme Ravenstein d'Itterbeké, avec quatre tours aux toits en poivrière; un pont-levis sur le fossé; un porche pour les attelées de cinq, surmonté du colombier; des écuries, des étables, des porcheries,

des poulaillers autour de la grande cour, au milieu de laquelle s'étalait un opulent fumier brun et or. Il comptait les chevaux, mais il ne parvenait pas à dénombrer les taureaux, les bœufs, les vaches, les génisses, les aumailles et les veaux. Bien que la grange fût spacieuse et vastes les greniers, on ne parvenait pas à y entasser les récoltes, car, dans les champs d'alentour, une théorie de meules découpait leur masse fauve sur le ciel limpide.

La mère, qui avait usé ses forces à travailler une terre souvent ingrate, vit la Vierge qui lui montrait tout à tour l'enfant Jésus, l'église, l'autel et le diacre Onedulphe dont les vertus faisaient l'édification d'Anderlecht et des environs. Et déjà elle revêtait son fils de l'aube et des linges fins qu'elle avait palpés quelquefois chez une blanchisseuse de ses amies. Couvert d'une chasuble de moire blanche ornée d'une croix de brocart au milieu de laquelle planait une colombe d'or, il officiait dans la fumée bleue des encensoirs.

Ils s'éveillèrent avec de la joie plein le cœur. Et tandis que Guidon s'en allait au bourg avec les compagnons du hameau, ils devisèrent de ce qui leur était agréable. Sans parler du songe de la nuit et des promesses de la Vierge, chacun disait ce qu'il espérait pour l'enfant. Tous deux tenaient à leur secret ; l'un, croyant en savoir plus que l'autre, s'enorgueillissait, à part soi, des confidences divines et, jaloux de cette faveur, se gardait bien de la divulguer. Aussi, échangeaient-ils leurs propos d'un air inspiré, chacun commentant selon ses désirs les plus anciens et les plus chers, les paroles mystérieuses de la sibylle chrétienne : l'homme annexait à son enclos les champs voisins, ceux qui montent jusqu'à la crête du coteau et s'étendent vers Dilbeek et les vergers qui descendent jusqu'au ruisseau. Guidon réalisait ce qu'il n'avait pu que rêver. Tout lui réussirait. Les poules allaient, sinon donner des œufs d'or, du moins croître et multiplier et pondre de manière à satisfaire une nombreuse clientèle à la ville ; le goret engraisait, on en tirerait bon profit. Avec les groseilles rouges, les cassis, les cerises, les bigarreaux et les framboises, sans compter les petits pois, les carottes, les haricots, les salades de laitue, l'oseille et autres légumes, on pourrait acheter une vache. Il comptait sur ses doigts pour montrer l'évidence du résultat prédit. De la laitière au troupeau, il n'y avait pas loin. Et, grisé par ses calculs, il édifiait la ferme de son rêve, à côté de l'Hepperbroek sillonné par l'éclair argenté des ablettes, des carpes, des brochets, des perches et des truites.

— Guidon, concluait-il, sera riche et puissant.

Mais la femme hochait la tête, levait les épaules et souriait

de la naïveté du pauvre homme et de ses illusions.

— Guidon n'est point fait pour cela, répondait-elle. Sa vocation n'est pas de cultiver la terre. Il n'a point la rudesse et la force qu'il faut pour vaincre un sol ingrat. Le laboureur n'augmente son bien d'un arpent qu'au prix d'un travail opiniâtre. Le plus souvent il est satisfait quand il parvient à vivre. La douceur et la piété de notre fils le guident vers d'autres voies. Je préférerais qu'il fût d'église. Quel bonheur pour nos vieux jours !

Mais chacun d'eux, persuadé que l'autre se trompait grossièrement, cherchait à lui démontrer son erreur, sans faire intervenir toutefois la Vierge et ses prophéties.

Mais ils étaient d'accord pour reconnaître les mérites de leur enfant et chanter ses louanges : de hautes destinées s'annonçaient pour lui.

Guidon était descendu au village avec ceux du hameau, car le lundi de la Pentecôte, c'est, à Anderlecht, jour de bénédiction pour le bétail et plus particulièrement pour les chevaux.

Une puissante cavalerie rustique encombrait toutes les routes. Sous le soleil qui déjà dominait les cimes des grands peupliers, des croupes luisaient fauves, rousses ou bleutées et bondissaient, énormes, dans la lumière.

Les étalons, massifs, secouant la tête, petite sur la forte encolure, agitaient leur crinière nimbée d'une auréole blonde et leurs hennissements faisaient passer des frissons de joie claire sur la campagne où les toits rouges irradiaient dans la mer onduleuse des blés. Sur les dos ronds comme des tours les gars, engoncés dans leur sarrau bleu, pouvaient à peine se mouvoir tant leurs jambes étaient écartées par les flancs larges de ces bêtes grasses, pesantes et magnifiques. Ils en gardaient une attitude hiératique. Les harnais brillants ornés de cocardes et de rubans rouges solennisaient encore l'équipage.

La messe dite, les prêtres sortaient de l'église, toutes bannières déployées, au balancement des encensoirs, au pas rythmé des enfants de chœur en surplis blanc et en robe écarlate. Sous le dais orné de la colombe blanche et de franges d'or, le doyen, couvert de la somptueuse chasuble de brocard, portait l'ostensoir étincelant. Suivait l'escadron triomphal où, sur la robe lustrée des bêtes, rutilaient la pourpre violente des pivoines, les verts vermeils, le jaune carminé, le blanc violacé et le vermillon des tulipes. Les cavaliers, droits et immobiles sur leurs montures, dans les plis raides de leur blouse empesée, tenaient à la main leur bonnet orné de bluets

et de coquelicots et répondaient aux prières psalmodiées par les officiants ; une sorte d'extase rendait fixes les regards.

Le cycle accompli, le Saint Sacrement, le doyen, les diacres, les clercs et les desservants se placèrent devant le porche, sur les degrés du temple et regardèrent défilier un à un les lourds chevaux de labour aux jambes semblables à des colonnes, aux pieds couverts d'une touffe de poils retombant, et les varlets, héroïques chevaliers des glèbes.

Après que la bénédiction eût été donnée à grands coups de goupillon, le peloton se reforma. Au signal, chaque bête, excitée par une forte ration d'avoine, s'ébranla et tandis que la foule encombra la place, grouillait sur les murs, les arbres et les toits, la course commença dans le cimetière.

Tête relevée, crinière au vent, les chevaux passèrent d'un trot pénible et inégal, au galop cadencé. Alors, ce fut comme une trombe. La terre trembla sous le tonnerre de ces rudes et larges sabots qui lançaient en l'air, par tourbillons, du sable, des pierres, des mottes de gazon. Trois fois retentit le fracas furieux, trois fois passa cette mêlée de centaures, de têtes d'hommes et de chevaux, de sarraus et de croupes parsemées de fleurs, sous les yeux des rustres, des loqueteux et des mendiants en délire. On eût dit que les contreforts de l'édifice, minés par un torrent mugissant, allaient s'effondrer avec un bruit épouvantable. Au troisième tour, comme le dernier ruban s'échevelait au vent de la course, la foule se rua devant le porche, une vague humaine se jeta sur les degrés au risque de se faire écraser par l'ouragan. Le fils du censier du château, sur un superbe étalon roux, distançant ses concurrents de plusieurs longueurs, arriva le premier devant le porche.

Des clameurs retentirent ; au bout des bras brandis les bonnets s'agitèrent. Le jeune homme et sa bête écumante, aux riches harnais, franchirent les escaliers, et, précédés de la théorie liturgique, dans la fumée bleue des cassolettes, passèrent sous la voûte, frappant les dalles en cadence et remuant longuement les échos.

Pour maintenir la bête puissante, ivre de sa force, deux varlets avaient saisi les rênes et les tenaient près du mors. Et tandis qu'elle piaffait d'impatience aux chants de l'orgue faisant sous son sabot jaillir des dalles un bouquet d'étincelles, le doyen remit au cavalier vainqueur une couronne de roses dont celui-ci ceignit son chef. Puis il fut reconduit jusqu'au porche avec le même cérémonial.

Tout en haut des degrés l'étalon fauve au chanfrein blanc, large poitrail, aux épaules fortement musclées, tout fumant

encore de la course, apparut avec son maître couronné de roses. Sur le fond de pierres grises de l'édifice, ils restèrent un instant immobiles acclamés par la foule, comme la forte et gracieuse image de l'été triomphant.

Quand l'hommage eut été rendu, le jeune homme se mit à la tête du cortège de ses rivaux. Chacun de ceux-ci ayant pris sa chérie en croupe, toute la cavalerie, au son d'une musique, s'en fut ripailler de ferme en ferme.

Le jeune Guidon, qui, émerveillé, avait assisté à la cérémonie, sortit du village avec les chevaux pour les voir cavalader dans la campagne. Du Brusselberg, ses compagnons et lui les virent bondir au soleil sous les arbres de la route, entre les haies des chemins, dans les sentiers parmi le froment peu avancé, les seigles déjà hauts, enjolivés de coquelicots, de bluets et de nielles. Les fols couraient autour des vieilles meules à demi effondrées dans les vergers des métairies, délestaient leur coursier de son double fardeau dans les cours, buvaient sous les tonnelles, se livraient à des danses endiablées, se remettaient en selle, avec les filles en croupe, puis ils s'engageaient dans le velours impérial des trèfles incarnats et des sainfoins. On eut dit de jeunes barbares célébrant, au sein de la nature en fête, les épousailles de la tribu.

Mais de jeunes filles folâtraient avec des garçons au bord de l'étang, méandriaient en des rondes enguirlandées de feuillages et de fleurs, tressaient des couronnes et chantaient. Guidon, ayant perdu de vue les cavaliers enrubannés qui avaient disparu derrière un bouquet d'arbres, dans un pli de collines, pour entrer à la ferme des Trois Tilleuls, partagea leurs jeux. Rarement il se mêlait aux compagnons de son âge, mais on l'aimait parce que son visage avait toute la grâce de la bonté. Et, bien qu'on le prît pour un simple, on ne se moquait pas de lui. On lui savait gré de n'être pas sordide malgré la pauvreté de ses parents. Puis, la faveur dont il avait été l'objet, la veille, à la messe, de la part de la sainte Vierge, lui acquérait bien des sympathies.

Celle qui conduisait l'essaim joyeux des bauchelles, était Guduie aux cheveux d'or, de miel et de chanvre, qui habitait là-bas, au moulin de la Sennette, dans la direction de Forest. Ses joues avaient la fraîcheur vermillonnée d'une pomme de belle-fleur et ses yeux étaient d'un bleu pur comme celui de la belle faïence de Bruxelles.

Guidon l'avait bien des fois admirée lorsqu'il allait au moulin chercher de la farine d'épeautre. A l'avril, quand au bois il ramassait des branches mortes et cueillait des jonquilles, elle était arrivée de la clairière parsemée d'anémones

blanches comme des gouttes de lait. Elle avait surgi du matin et du brouillard léger comme une fée de printemps.

— Je me suis égarée, dit-elle à Guidon qui osait à peine la contempler, aidez- moi à retrouver mon chemin.

Et ils avaient marché, tout en devisant, sous les ramilles verdissantes. cueillant les premières fleurs au long du sentier. A l'orée du bois, elle l'avait congédié en le remerciant, puis s'était mise à courir, dans la plaine. Ravi, il l'avait suivie des yeux jusqu'au moment où les haies, les arbres et les talus l'eussent dérobée à sa vue. Mais plusieurs fois elle s'était retournée, lui envoyant un salut.

On joua. Comme, pour mener la ronde, elle devait choisir un compagnon, on décida de lui bander les yeux et de s'en remettre au sort. Elle fit quelques tours sur elle-même pour perdre la notion de la place de chacun et s'avança d'un pas hésitant et apeuré, les bras tendus et ramant dans le vide comme un aveugle. Ce fut Guidon que sa main rencontra. Quand ses regards bleus reparurent à la lumière, elle fit une légère moue. Après avoir dessiné une ronde avec Guidon, elle lui préféra le fils du brasseur parce qu'il était plus déluré et portait de plus beaux vêtements.

L'après-midi, comme on s'était bien amusé, garçons et filles se retrouvèrent aux saulaies de l'Hepperbroek pour la fête des fleurs. Des gerbes qu'il apportait, Guidon offrit la plus belle à Gudule. Des lys s'y épanouissaient. Ils avaient grandi dans le petit parterre, près d'une touffe de groseillers, à l'angle de la maisonnette blanche aux volets verts. Bien que le bouquet fut joli, ce ne fut pas celui qui lui fit le plus de plaisir parmi ceux qu'elle reçut car, décidément, sa préférence était marquée pour le fils de brasseur. Mais Guidon continuait à l'entourer de tendres soins.

Puis, tous ensemble, ils s'en allèrent à la ferme du château où l'on régalaient les contadins en l'honneur de la couronne de rose, remportée le matin par le gars et l'étalon roux.

On vit le pont-levis se baisser au château d'Aa. Le seigneur Folcart, en pourpoint de velours vert à parement de soie amarante, tenant par la main sa dame, la châtelaine Rainelde coiffée d'un hennin dont les voiles palpaient comme des ailes de colombe, descendit à la ferme et but à la santé du vainqueur.

II.

Le mardi, troisième jour de la fête, il y eut dès le matin, une grande rumeur dans toutes les fermes et métairies. Des écuries de chacune d'elles on vit sortir les meilleurs chevaux. On leur peigna la crinière, on leur lissa le poil, on leur passa le goreau tout luisant de clous de cuivre, puis on les attela au traîneau sur lequel se trouvait la charrue au soc étincelant, au coutre effilé par l'usage. Aux cuirs et aux cordelles des harnais, à tout le bois de l'instrument de labour on lia des pivoinés, des coquelicots, des bluets et des rubans. Les fouets eux-mêmes reçurent leur parure. On y attacha, à la naissance de la poignée, un gros pompon de laine rouge, bleue ou violette. Puis le bruit des grelots emplit tous les chemins, les ferrailles des traîneaux chantèrent en glissant sur les pierres et les lanières claquèrent joyeusement. Les laboureurs en fête s'en allaient sur le plateau, du côté du bois, vers des terres restées en jachère et tout le village les suivait. Les chevaux, attelés aux charrues, se mirent en ligne et le signal fut donné. Les gens tirèrent le cordeau de la main gauche tandis que la droite tenait ferme le manchon. La chaîne accrochée à l'âge se tendit, le sep s'enfonça, le coutre fendit la terre sèche, le soc la souleva, la fit glisser sur le versoir qui la coucha retournée au bord du sillon. Bientôt l'on vit des lignes d'un brun humide courir, parallèles, sur le sol gris et poudreux. Les bêtes, la tête baissée, tiraient : on voyait houer la crinière, l'échine et la croupe, se tendre les jarrets, les muscles saillir aux cuisses, tandis que le varlet, marchant à grandes enjambées sur les mottes découvertes, dirigeait, attentif, le travail sacré du labour. Au bout du champ, les attelages virèrent d'un effort vigoureux, les hommes firent pivoter sur le talon la charrue et, traçant une autre ligne, revinrent vers le chemin. Les fleurs et les rubans sautaient avec les harnais ornés de cuivre et le soleil, se mirant dans les versoirs, lançait des éclairs sur la campagne couverte de monde. Le prix fut décerné à celui qui avait tiré la raie la plus profonde, la plus régulière et la plus droite : c'était un métayer de Veewyde. Les gros censiers du village en furent jaloux, car, d'habitude, la victoire restait au bourg et non aux hameaux. L'attelage fut reconduit en musique à son hangar et jusqu'au soir, dans Anderlecht, on célébra par danses, beuveries et mangeailles la kermesse du labour et du sillon.

I.I.

A quelques jours de là, Gudule, étant venue au village porter à sa marraine un pot de beurre et de la fleur de farine pour faire des galettes, vit, amoncelés dans la cour, les bouquets et les gerbes dont les garçons lui avaient fait présent à l'Hepperbroek. Les nielles, les églantines, les bluets, les pivoines, les coquelicots et les roses étaient fanés et déjà pourrissaient, mais de ce charnier sortait une tige verte au bout de laquelle un lys ouvrait à la lumière ses pétales immaculés. Dans le pur calice, éblouissant de blancheur, le pistil frémissait comme un insecte d'or. Ravie, elle prit entre ses mains la fleur hiératique et la contempla longuement. Un puissant parfum s'en essorait. Elle se rappela : c'était le petit pauvre qui la lui avait donnée, c'était Guidon.

Déjà le sort le lui avait désigné, mais ce choix ne l'avait pas satisfaite. Elle lui avait préféré un autre se contentant de juger sur les apparences. Maintenant, attendrie, elle se faisait de graves reproches. Elle se souvenait de la douceur du jeune homme et de la caresse de ses yeux et il lui semblait que c'était son cœur qui fleurissait en elle. Tandis que les sentiments des autres s'étaient fanés, les siens croissaient avec un merveilleux éclat. Elle fut séduite par ce symbole et sentit confusément qu'une puissance mystérieuse planait sur le simple et bon Guidon. A l'église devant la Vierge, la gerbe de blé n'avait-elle pas jauni entre ses mains ? A cette heure, un lys d'amour surgissait pour elle du fumier des affections vaines. Alors elle ne résista plus aux signes qui lui apparaissaient, elle s'inclina devant la volonté des choses. Il lui semblait que dans l'invisible, des voix lui murmuraient de très douces paroles. Son cœur se gonfla d'émoi. Elle se sentit remplie d'un trouble délicieux. En même temps, elle vit, en pensée, Guidon qui la regardait avec des yeux d'une douceur infinie ; autour de son visage l'air brillait d'un éclat plus vif. Ainsi elle connut qu'elle aimait.

Le dimanche au sortir des vêpres, ils se trouvèrent l'un à côté de l'autre et s'en allèrent ensemble vers l'étang. Ils se promenèrent sous les saules, tout en devisant. C'est à peine s'ils participèrent aux jeux de leurs compagnons.

Il en fut ainsi chaque jour de repos. Et tandis que l'été s'avancait, assombrissant les verdurees et murissant les blés, ils s'en allaient par les chemins, dans la campagne, unissant leurs âmes.

Le père disait à la mère :

— Notre fils est né sous une heureuse étoile.
C'est ce dont elle était persuadée.

Il ajoutait :

— La fille du meunier l'aime. Elle est enfant unique et ses parents, après le fermier du château et le brasseur, comptent parmi les plus riches du village. Quand elle se mariera, ils l'établiront suivant leurs ressources. Notre Guidon deviendra l'un des notables d'Anderlecht.

Mais la mère, qui avait la foi robuste en un autre avenir, répondit :

— Ne vous nourrissez pas d'illusions, jamais le meunier ne consentira à donner sa fille au fils d'aussi pauvres gens que nous. Ne le souhaitons point, d'ailleurs, car d'autres voies lui sont destinées.

Mais l'un ne comprenait point l'entêtement de l'autre à ne pas se rendre à ce qu'il croyait être l'évidence même. Quelquefois pour lui prouver son erreur, ils brûlaient de dévoiler le secret de la Vierge. Mais alors le plaisir d'être seul à connaître la destinée de Guidon retenait chacun d'eux, et l'enfermait dans son rêve. Le vieux, maintenant, à la ferme première annexait le moulin. La vieille, dans l'amour de Guidon, voyait l'ascendant que déjà son fils exerçait sur les âmes, présage heureux pour un futur pasteur. Mais tous deux s'accordaient pour en être fiers et chanter ses louanges.

Les gens du hameau partageaient leur admiration.

— Si le malheur s'est souvent abattu sur eux, disait-on, du moins, ont-ils, en leur fils, une consolation qui leur fait oublier les misères passées.

Déjà la bonne renommée de Guidon n'était plus ignorée par aucun des maraîchers qui, à la surette du jour, allaient vendre leurs légumes et leurs fruits, à la Grand' Place de Bruxelles, selon l'usage qui se continue encore de nos jours. De charrette à carriole on parlait de lui le long de la route, à l'aller et au retour.

* * *

IV.

Bien que, selon les prévisions de la Pentecôte, l'été eût fait pousser de luxuriantes moissons, quoique les champs généreux eussent produit des récoltes en abondance, les vœux des laboureurs avides ne furent point entièrement comblés, car la guerre qui sévissait alors dans le duché de Brabant fermait la plupart des marchés. Le froment, le seigle, l'épeautre et le sarrazin encombrèrent les granges même après qu'on eut approvisionné Bruxelles.

Si les affaires ne marchaient point comme on l'avait espéré, les parents de Guidon vivaient dans la joie. Certes, ce ne serait point encore cette saison que le père augmenterait son enclos, fût-ce même d'un arpent, mais le grenier était plein et le cochon avait sur l'échine une épaisse couche de lard. Quand les jambons pendraient aux solives, que les oreilles, les pieds, les boudins et les saucisses auraient été mangés, il y aurait encore de quoi remplir le saloir, c'est-à-dire que la ripaille était assurée pour tout l'hiver. Les poules, nourries de graines mènchées aux environs des granges pendant le battage, étaient grasses et pondaient bien, la conserve d'œufs s'augmentait chaque jour. Depuis leur jeunesse, les vieux n'avaient plus été à pareille fête, possédant à foison des aliments pour le corps et aussi pour l'esprit.

Ils attendaient les destinées et quelquefois se disaient, non sans mélancolie :

— Pourvu que nous puissions voir encore se réaliser la fortune de Guidon !

Tout occupés de leur rêve, ils ne partageaient point les inquiétudes des contadins à l'égard des affaires publiques. Après quelques succès suivis de revers, le duc, rentré dans le Brabant, défendait ses fiefs menacés.

Un matin d'hiver, les habitants d'Anderlecht se réveillèrent à des sons inaccoutumés de cloches. Le gel avait transformé en somptueux vitraux les carreaux des fenêtres, de merveilleuses fougères s'y étaient incrustées, enchevêtrant leurs palmes à l'infini, tandis qu'un soleil pâle, se levant à l'horizon, les faisait transparaître d'un éclat rose. Au dehors, les flocons blancs finissaient de tomber, le ciel apparut léger comme une fumée d'encens. La neige encapuchonnait les maisons aux pignons dentelés, cependant que le bord des toits s'ourlait de givre. Une buée dense sortait par les lucarnes des étables où ruminait le bétail. Ça et là, répondant à l'appel des cloches, on entendait les longs meuglements des bêtes saluant le jour.

Les saules tétards arrondissant leur dos couverts d'une hermine immaculée, processionnaient comme un troupeau le long du ruisselet, semblaient se bousculer et se perdaient en moutonnant dans le lointain. Les arbres, les maisons, les haies semblables à des murs blancs, jetaient des ombres bleues sur la neige luisante et les enseignes des cabarets, au bout de la tringle de fer, s'ornaient de bizarres fanfreluches blanches. Devant les métairies, les chars aux bras levés, béaient vers le ciel. A côté, la gelée laissait transparaître l'ocre des purins et des bouses et le jaune verni des pailles. Par dessus les cheminées d'où la fumée commençait à s'élever en spirales, le clocher gris de l'église se dressait surmonté de son coq d'or étincelant. Des dentelles pendaient aux créneaux du donjon, des tours, des murs du château endormi ; au loin, le bois se perdait dans un brouillard bleu. Une candeur virginale couvrait toutes les choses.

Comme la marmaille, sortie des demeures, se lançait sur la longue glissoire, s'aventurait sur l'étang avec les scisses et les piques, jetait des boules qui se cuivraient en décrivant leur trajectoire dans l'air ensoleillé, se couchait dans la neige pour y dessiner des Jésus crucifiés, roulait des blocs pour sculpter le gros bonhomme, les cloches éperdues lancèrent des clameurs de détresse. Une forme noire surgit au haut du donjon, arrondit le bras, emboucha la corne et l'alarme retentit. Et bientôt dévalèrent, par les chemins, des troupeaux que les paysans chassaient devant eux. En même temps une nuée de corbeaux passa en croassant au-dessus du village et des ombres palpitèrent sur la neige.

Il y eut un grand tumulte de bestiaux qui couraient, de carrioles chargées de meubles ; l'effarement bourdonnait sur les routes. Trompés par la neige, des bœufs, des vaches, des veaux, des moutons s'enfonçaient dans les ornières tandis que les paysans criaient, que les femmes se lamentaient, que les enfants pleuraient et hurlaient.

Il n'était plus temps. De tous côtés on voyait accourir, à son de trompe, des hommes d'armes poussant devant eux les rustres affolés ou leur faisant rebrousser chemin. Ceux-ci couraient aussi vite que le leur permettaient de gros sabots bourrés de paille, leur tricot de laine à peine boutonné, la mèche de leur bonnet flottant au vent.

Quand le village fut complètement cerné, toutes les issues gardées, les bêtes, pourchassées par les soudards, errèrent en meuglant dans les venelles.

Alors le gros de la troupe ennemie dévala sur la place et s'arrêta devant l'église.

Il y avait d'abord les trompettes au visage aviné, au gros

nez bourgeonnant et rubicond sous le bord relevé du morion, montant des chevaux gris pommelés, tous pareils. Puis le baron sur un étalon pie, blanc et feu ; les grilles relevées de son heaume d'argent découvraient un visage féroce au poil roux. Par dessus le haubert doublier, il portait une cotte de velours noir sur laquelle était brodée en soie orange un lion rampant et lampassé de pourpre. Ensuite venaient les hommes d'armes coiffés de la salade, vêtus d'une tunique de grosse étoffe couleur de brique fort cuite. Ils étaient si nombreux que leurs lances hérissées donnaient l'aspect d'une forêt. Des chars, traînés par de forts chevaux, conduits par des valets sordides, les accompagnaient, attendant le butin.

Un héraut, d'une voix sonore, parla devant le pont relevé du château, devant le doyenné et devant le fossé de la grande ferme où l'on avait dressé la herse ; il parla sur la place pour les autres habitants, mais la terreur de ceux qui l'entendirent enleva tout sens à ses paroles.

Alors, le pillage sévit furieusement. Les maisons furent fouillées de la cave au grenier. Les sacs, les meubles, furent jetés par les fenêtres. Les écuries, les étables, les bergeries, les porcheries furent ouvertes, le bétail poussé dehors, chassé et gardé par des gens d'armes. Les paysans qui voulurent se défendre furent massacrés. Ceux qui n'aidaient point les envahisseurs à charger les chars, étaient frappés au visage, ceux qui n'allaient pas assez vite en besogne, piqués dans les reins par les pointes des lances. Le château, dont le seigneur et la dame étaient absents, résista, la porte tint bon. Mais les assaillants, ayant jeté des brandons sur un hangar de chaume qui abritait un tas de bois, le feu prit rapidement.

Le tocsin ébranlait le clocher. Le baron étant à la tour pour faire lâcher les cordes au sonneur et surveiller l'exécution de son coup hardi, aperçut de l'animation sur les remparts de Bruxelles ; s'étant fait une visière de la main, il vit le pont-levis se baisser, la porte s'ouvrir ; un gros de soldats accourait au secours d'Anderlecht. Il redescendit précipitamment et aussitôt les trompettes sonnèrent le départ. Les gens d'armes sortirent en titubant des maisons, de venelles, de tous les coins, sautèrent en selle et donnèrent de l'éperon. Ils partirent, chariots en troupeaux en avant et pêle-mêle, car le temps avait manqué pour entraver les bêtes. Afin de protéger la retraite en retardant la poursuite, quelques cavaliers furent chargés d'incendier les meules. Et, tandis que s'éloignaient sur la route de Flandre le galop, les cris, les bêlements, les meuglements, les hennissements, le formidable tumulte des ravisseurs et de la proie, le feu, crépitant dans les pailles, s'élançait tout à coup en flammes énormes, faisant au village

une ceinture ardente et un dôme de fumée noire. Des ombres coururent éperdues, tremblèrent ou frissonnèrent sur la neige dont les cristaux myriadaires étincelaient, cependant que les cloches au haut de la tour illuminée ne cessaient de clamer leur effroi.

Les hommes du duc de Brabant venus pour secourir la commune recueillirent ce que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'emporter. Partout la neige piétinée et salie se maculait de sang, des cadavres barraient le seuil de maisons, de longues traînées de blé, tombé des sacs éventrés, sillonnaient les rues ; les portes et les fenêtres, défoncées, béaient. Sur la place, des futailles trouées laissaient s'écouler quelques filets de bière vermeille qui s'en allait au ruisseau. Mais déjà le prêtre, rendu à ses saints devoirs, s'occupait de soigner les mourants et d'ensevelir les morts. Et jusque bien avant dans la nuit, les flammes, sans cesse renaissantes, déroulèrent leurs folles et rouges arabesques éclairant la blancheur de la campagne infinie où dansaient les ombres des maisons et des arbres, rendant plus fantastiques les ailes en croix des moulins. Au loin, Bruxelles, avec ses clochers, ses clochetons, ses dômes, ses tours, ses toits pointus et ses remparts, se découpait en angles roses sur un horizon ténébreux.

Il y avait eu de nombreuses victimes. Le meunier et sa femme voulant défendre leur bien contre quelques reîtres furent occis à coups d'estoc, le moulin brûlé. Par bonheur, Gudule se trouvait à ce moment là chez une tante à Bruxelles.

Pour le gros du village, il ne fallait pas moins de vingt cercueils. On les vit tous rangés, le couvercle orné d'un grande croix noire, contre le mur de chez le menuisier. Le deuil, la désolation et la ruine sévissaient partout. Le donjon et les tours noircies du château et quelques pans de murs effondrés couvraient le village d'une ombre de tristesse et les cendres des meules incendiées, portées par une brise, voltigeaient au-dessus des toits, flottaient en l'air avec un balancement léger, puis retombaient en flocons noirs qui s'accrochaient à toutes choses.

Les parents de Guidon étaient fort éprouvés. Les soudards avaient bousculé la mère impotente, puis jetée dehors. Devant l'envahissement de sa demeure, le père ramait des bras comme un homme qui ne voit plus, et les brutes, prenant ce geste pour une menace, l'avaient frappé au visage.

Le bon fils avec des mains pieuses soigna les plaies. Mais le poulailler, le trou à porc, le saloir, la huche et le coffre étaient vides. Il ne restait plus que les réserves du grenier : quelques chapelets d'oignons et d'échalottes, des pommes et des prunes sèches, un tas de sarrazin, un peu d'épeautre et

un sac de froment. Le hameau n'avait pas été mieux traité.

Seule, la ferme du château, à part quelques meules brûlées, n'avait pas souffert ; le fossé et la herse l'avaient protégée, le censier, ses gars, ses varlets et ses batteurs, avec des faux, des fléaux et des fourches l'avaient défendue. Les lansquenets qui, à l'aide d'une échelle, étaient parvenus à franchir un mur ne l'avaient point repassé, la masse des fléaux leur avait rompu les os, les faux leur avaient entaillé les bottes et les jambes. Cinq d'entre eux vivaient encore le lendemain ; on les pendit aux arbres de l'allée qui conduisait de la porte charretière à la place. Jusqu'à la fin de l'hiver il y eut, tout autour, des vols de corbeaux ; par les vents de bise on entendit les os claquer contre le tronc des peupliers. Ce spectacle et cette musique consolaient un peu les victimes des souffrances endurées. Mais la misère sévit durement.

Beaucoup cherchèrent de l'ouvrage à la ville en attendant la remontée des sèves.

L'infortune ne quitta point la petite chaumière de Vee-wyde. La vieille ne se remit pas des mauvais traitements que lui avaient fait subir les pillards. Il ne lui fut plus possible de se mouvoir qu'avec deux béquilles. Quant au vieux, sa vue loin de s'améliorer s'affaiblit encore ; il ne percevait plus que des ombres vagues autour de lui. La femme, trop impotente, ne pouvait plus guider l'homme aveugle, les bras de celui-ci devenaient inutiles au travail.

Guidon, pour alléger le poids de tous ces maux, s'engagea comme varlet à la ferme. Ce ne fut point sans un grand serrement de cœur que les deux pauvres infirmes y consentirent. Ils s'y résignèrent en pensant qu'ils ne seraient pourtant pas éloignés de lui. Plus que jamais, ils se réfugiaient dans leur rêve consolant : ce ne serait pas pour longtemps que leur enfant s'adonnerait à des besognes serviles, les promesses divines ne tarderaient pas à s'accomplir.

Quoiqu'il manquât de robustesse, les censiers du château le prirent pour sa bonne mine et son honnêteté. Il ne bouda pas au travail un peu rude pour lui. Sa bonne volonté et son courage lui acquirent la bienveillance de ses compagnons. Il n'était pas sans inquiétudes, ni chagrins. Il se rongea à penser où se trouvait Gudule et ce qui lui était advenu. Enfin, il reçut d'elle un message ; elle avait été recueillie par la sœur de son père qui tenait un cabaret à Bruxelles, dans la rue des Harengs, auprès de la Maison des Boulangers. La joie qu'il en ressentit lui donna de nouvelles forces. Le fermier, le voyant si vaillant à l'ouvrage, augura qu'il pourrait bientôt en faire un varlet de labour.

Il employait ses loisirs à soigner le champ paternel. Ainsi

les deux infirmes continuaient à subsister, si précaires que fussent leurs ressources. L'aveugle, perdu dans son rêve, disait :

— Lorsqu'on travaille comme lui, on ne peut manquer de devenir riche.

Quant à la paralytique, elle espérait toujours que bientôt il entrerait au service du doyen de l'église.

* * *

V.

On employait Guidon à des besognes multiples, mais comme il était plus avenant que les autres garçons, la censière le choisit pour les accompagner, elle, sa fille et les mesquennes, au marché qui se tenait, comme de nos jours encore, à la Grand'Place de Buxelles. Dès la veille, il rassemblait les légumes arrachés au jardin. Les carottes bien lavées et liées par bottes étaient amoncelées dans la cour, avec symétrie, en une muraille écarlate hérissée de pointes roses. Les choux-fleurs s'épalaient en un dôme d'ombelles blanches, les poireaux montraient leurs tiges décolorées, verdâtres encore un peu, avec une chevelure de radicelles. Les choux frisés ouvraient leur cœur tendre, les laitues s'épanouissaient, transparentes à la lumière. Puis c'était l'écume verte du persil, les reflets bleus du cresson des fontaines, les tiges rigides des jeunes oignons, les touffes de sauge et de thym, les boules cramoisies des choux rouges, les asperges aux pointes violettes, les cosses des mange-tout et des pois, selon les temps. Et commé il avait coutume de faire ses dévotions à la petite Notre-Dame des jardins qui, de sa niche creusée dans la muraille, bénissait les plantes et les parterres, les légumes dont il s'occupait attiraient les regards par leur opulence et leurs belles couleurs.

Le lendemain, dès que les premières flèches du jour parties de l'horizon par-dessus les bois s'élançaient dans le ciel, les chevaux et les ânes, vite harnachés, étaient attelés aux carrioles déjà chargées. S'il restait quelque place, on y fourrait à la hâte une gerbe de pivoinés, de roses, de lys ou de glaïeuls, une touffe de muguet ou de réséda. Et l'on partait au trot.

De tous les chemins, les charrettes bourrées, portant par surcroît une ceinture de paniers accrochés aux rebords, bondissant aux ornières, cahotant sur les pierrailles, ruisselaient à la grande route d'où coulait, vers les portes flanquées de tours, le fleuve joyeux et vert parsemé de frissons roses. Et comme un ramage d'oiseaux dans le bocage, retentissait le jacassement de toute cette cavalcade fleurie. C'était la campagne folle avec ses trophées, ses joyaux, ses étendards qui s'en allait vers la ville dans la fraîcheur embaumée du matin clair et radieux.

Les sonnailles aigrettes tintinabulaient, les fouets claquaient, les quolibets s'échangeaient d'une carriole à l'autre, cependant que les piétons se garaient sur l'accotement,

cheminant en file, la hotte au dos. De l'autre côté des fossés où croupissait une eau saumâtre parsemée d'étoiles d'or dans les prairies jonchées de renoncules, les vaches poussaient le mufle par-dessus les haies et regardaient, de leurs gros yeux paisibles, la caravane maraîchère qui trotteait allègrement, passait le gué en faisant jaillir un flot de soleil de chaque côté des roues, s'enveloppait d'une poussière vermeille, franchissait le pont-levis, s'engouffrait dans un trou mauve et disparaissait avec tous ses bruits.

Dans les petites rues tortueuses de la ville, les chars se bousculaient en se disputant le passage, les invectives volaient de l'un à l'autre avec des menaces et des claquements de fouets, et comme pour se dégager on rasait les murailles, parfois une main espiègle sortait d'une croisée entr'ouverte et prélevait un tribut sur ces richesses dont l'éclat contrastait si fort avec les façades grises des maisons où les pluies avaient laissé de longues lignes noirâtres. Toutes les vitres souriaient à la joie des couleurs vives, s'illuminaient un instant de leurs fugitifs reflets.

La rue de l'Etuve, la rue de la Colline, la petite rue des Harengs, la rue au Beurre, la rue des Chapeliers, la rue Chair et Pain, la rue de la Tête d'Or dégorgeaient ces carrioles bariolées sur la Grand'Place déjà envahie, où les légumes et les fleurs s'amoncelaient par tombereaux, couvraient le pavé, submergeant les degrés puis le perron de l'hôtel de ville et des maisons de corporation.

Le marché battait son plein. Les commères annonçaient leurs marchandises, poussaient des cris et des lamentations, débattaient le prix avec les clients, caquetaient et gloussaient; dans les ruelles et les rues proches, les bêtes broyaient le picotin, puis hennissaient, mugissaient, brayaient ou aboyaient, cependant qu'à tous les quarts, le carillon, dans la tour ajourée du Broodhuis, par-dessus le toit orne de chevaliers et de saintes en or, agitait ses clochettes et jouait ses notes argentines qui s'en allaient baiser le pistil tremblant des fleurs de lys enamourées.

L'empereur doré qui chevauche par-dessus le toit de la maison des Brasseurs, étendant, dans les airs, le bras armé du bâton de commandement, sur lequel perchent les pigeons, ce qui lui donne souvent l'air d'un jeune seigneur partant pour la chasse, le faucon au poing; le cygne au poitrail dressé, au col recourbé, aux ailes éployées; les guerriers et les dames princesses dans les niches, le Saint-Michel terrassant le dragon, le Saint-Georges transperçant l'hydre, le Saint-Sébastien défaillant, au portail de l'Hôtel de Ville, le Saint-Nicolas noir et les petits enfants en or, le renard entouré de

ses petits, la Louve qui allaite Romulus et Remus, Hercule, Minerve, Mercure, le Fleuve et Saint-Jean, les bustes des ducs de Brabant alignés au premier étage du palais des corporations, le paon d'or avec sa queue en éventail, les cariatides des balcons, les licornes, les ours, les chimères et toutes les têtes convulsées des gargouilles, semblaient se divertir de cette fête florale et maraîchère qui tous les jours chante l'abondance des campagnes, l'ardeur généreuse, la jeunesse folle de la terre, la couleur et la bombance de la race...

Dans les cabarets des alentours la bière coulait, d'or brûlé, d'ambre ou de vermeil, selon l'éclat de la lumière, tandis que les paysans mordaient à pleines dents le chateau de pain gris, la miche ou la tartine couverte de saindoux. Quelques-uns, pour mieux savourer le lambic, mangeaient des œufs durs ou des crabes roses. Ils broyaient longuement la nourriture, manœuvraient la mâchoire à la façon des ruminants, ayant le même regard paisible et satisfait.

Guidon était bien aise, il allait revoir Gudule. L'émotion lui gonflait doucement le cœur, son âme chantait. Il la retrouva en effet au *Faisan doré* où elle servait à boire. Quand la clientèle lui laissait un peu de répit, elle s'asseyait à côté du comptoir de chêne brun et sculpté, somptueux comme un lit d'apparat, où trônait la patronne débordante de chair écarlate et beurrée, sur un fond de pots d'étain et de faïences à dessins bleus. Elle était accorte et son tablier blanc recouvrant une robe noire, un bonnet tuyauté posé sur ses cheveux blonds qui couraient sur le front en ombres légères et mouvantes. A chaque commande, elle descendait prestement les quelques escaliers qui séparaient l'estaminet de la cave, réapparaissait avec ses verres pleins, traversait un rayon de soleil dans lequel la blancheur de la toile, le gris bleuâtre du plateau d'étain, l'or rouge du liquide et l'or pâle de la chevelure éblouissaient toute la salle de leur éclat. Puis elle posait les verres sur les tables si vernies que les objets s'y réfléchissaient comme en un miroir. Sa grâce mettait de la joie vive dans le clair-obscur de ce lieu, mais ses yeux étaient tristes. Sans doute gardaient-ils le regret des terres carminées par la vive lumière d'été, des champs où se mouvaient les vagues blondes, des fermes basses abritées par un rideau de peupliers, des métairies encapuchonnées de chaume avec une visière de tuiles, des toits rouges chantant sur le fond bleu des bois, des chemins creux où l'ombre éteint la réverbération des sables, de la rivière nonchalante se chauffant au soleil comme un vert lézard et de la roue moussue du moulin lançant des éclairs dans toute la vallée.

La présence de Guidon l'anima : il lui rappela tous ces biens, le bon temps, les jours de fête, ce qu'elle avait perdu. Elle l'en aima davantage.

Chaque matin elle attendait l'arrivée de la carriole. Le varlet portait avec lui le parfum des jardins, des giroflées, des pois de senteur, des fèves de marais, des résédas et de la lavande ! Elle en gardait du bonheur pour toute la journée. A parler ensemble de leurs peines, ils éprouvaient une douce joie. Près du comptoir brun où luisait le cristal des verres, de longues confidences étaient par eux échangées. Pour Gudule, le lys de Guidon fleurissait toujours.

Comme le jeune homme était de bonne mine, l'oncle et la tante de son amie le prirent en affection. Ils s'amusaient d'entendre les amoureux chuchoter leurs histoires dans le demi-jour de la salle. Oui, cela réjouissait Dikke Susse qui, allant d'une table à l'autre, du cabaret à la cave, toujours affublé de son tablier de cuir, buvait des lambics avec les clients et les amis. Il songeait à initier Guidon à son état, à lui révéler comment du houblon et de l'orge perlée bouillant dans la cuve, la bière est tirée, comment elle fermente et par quels soins elle acquiert cette saveur qui la rend chère aux hommes au point de leur faire perdre quelquefois le sens de l'équilibre et pourquoi Bruxelles a l'heur de posséder deux nectars : le faro et le lambic que d'autres villes lui envient sans pouvoir en brasser de semblables.

Bientôt, disait-il, sa femme et lui auraient acquis le droit au repos, ils achèteraient une maison à la ville haute, auprès des remparts, céderaient le cabaret à Gudule et à Guidon et viendraient tous les jours jusqu'au *Faisan doré* pour s'y rafraîchir.

Souvent il entraînait Guidon à la cave, grande comme un réfectoire, ou cellier d'abbaye, avec des voûtes supportées par des colonnes de pierre bleue. Le jour y arrivait par des fenêtres cintrées qui ressemblaient à des couloirs, tant était considérable l'épaisseur des murailles. Sur des chantiers faits avec des madriers à peine équarris, les fûts s'alignaient comme les soldats d'un peloton, rapetissant, au fur et à mesure de l'éloignement, l'ovale de leur face. On marchait sur des carreaux rouges parsemés de sable blanc dans la pénombre des allées où s'égouttait l'ambre liquide au bec des robinets. Une odeur de malt et de levain, forte et saine, s'essorait des bondes entourées d'une écume jaunâtre. Le cabaretier aux larges épaules, au ventre proéminent, au cou de taureau, au visage cramoisi, Dikke Susse, respirait à longs traits pour faire descendre au plus profond de lui-même le parfum qui le remplissait de délices ; en même temps ses

yeux se mouillaient et une langue rose se promenait sur ses lèvres couleur de petite groseille.

Il se penchait, soutirait le lambic, levait son verre et tout en contemplant la limpidité de cette topaze brûlée, adressait mentalement un acte de grâce au Dieu qui inventa boisson si délectable. Puis il vidait la coupe lentement, avec componction, sentant couler dans son gosier altéré et son estomac vide, la fraîcheur soyeuse et veloutée de la bière. Guidon buvait à son tour.

Les deux compagnons parcouraient les étroites avenues bordées de tonneaux, s'arrêtant par ci, s'arrêtant par là, dégustant le breuvage, s'en rinçant le palais pour savoir à quel point il se dépouillait de toute âpreté et comment l'acidité primordiale se transformait en une saveur d'une amertune agréable; ils s'assuraient aussi qu'aucun nuage n'en troublait la transparence vermeille.

Un bourdonnement continu, une légère rumeur s'étendait sous les voûtes, palpitait le long des murs percés de clartés, frémissait autour des colonnes massives, rasait le carrelage rouge. C'était comme l'agitation d'une ruche en travail. Autour des bondes l'écume frissonnait; on voyait des bulles se gonfler, s'épanouir et crever en mousse blanche.

— C'est la chanson de la bière, disait Susse, écoutons.

Attentifs, l'oreille au guet, ils restaient immobiles. Le bruit ondula comme une vague, on eût dit d'un essaim d'abeilles tournoyant, s'éloignant puis revenant et plongeant dans l'espace. Il grandit et ce fut un ronflement d'orgue éloigné; des sons graves s'épanouirent, quelques notes hautes fusèrent. On ne saisissait aucun sens précis de cette harmonie, mais c'était doux, étouffé, moelleux, fondu et plein de mystère, comme un chant liturgique entendu à travers des murs, comme les mille bruits de la terre en travail par une belle nuit d'été, comme le frémissement de la lumière ardente sur les moissons en or, comme les murmures majestueux de la forêt, comme les mugissements incessants de la mer.

Parfois aussi, ils entendaient chuchoter des voix. Peut-être parlaient-elles des joies qui se préparaient pour les hommes, de la force qui surgirait pour eux de la boisson fermentée, de l'oubli des maux qu'elle leur procurerait, de l'énergie qu'elle susciterait en eux pour l'exaltation de la liberté. Elles se réjouissaient peut-être des accordailles, des noces, des baptêmes que le lambic ondoierait et des kermesses qu'il rendrait plus folles. Elles prévoyaient une gaieté pleine de verve sous les tonnelles verdoyantes auprès du jeu de boules, l'intimité des soirées d'hiver, en compagnie du valet de pique, de la dame du trèfle, du roi du cœur et de l'as de carreau,

cu des succulents boudins noirs ; les échanges et les marchés qu'elle faciliterait, les querelles qu'elle apaiserait et sans doute bien d'autres choses encore.

Et le chant continuait, résonnait sous les voûtes, grave et solennel.

N'était-ce point les échos des airs bachiques dont Gambrius et sa suite de gnômes rieurs et barbus faisaient retentir les entrailles de la terre en brassant la divine cervoise ?

Dikke retenait son souffle de peur de troubler cette symphonie de soupirs qui s'exhalaient des bondes écumeuses et son visage était béat d'admiration, ses yeux luisaient, son nez se gonflait comme pour mieux entendre, grâce à ce renfort. Quant à Guidon, il était si ému qu'il percevait les battements de son cœur.

Mais la soif interrompait l'extase du gros homme et il lui tardait d'absorber sous des aspects plus tangibles cette mélodie.

Il tourna la clé et, de la cannette crochue, un jet s'élança dans le verre, clair et vermeil ; le liquide dans le cristal brilla comme une pierre précieuse : rubis et topazes fondus et mêlés.

Susse but et dit à Guidon :

— La bière te traite avec honneur. Pour toi elle sort toutes ses flûtes et gonfle ses orgues. Jamais je ne l'entendis chanter comme aujourd'hui. De grandes choses se préparent sans doute. Lambic de Bruxelles, salut ! Ceux qui te boiront connaîtront des joies ignorées des autres hommes. Lumière suave, harmonie dorée, fraîcheur blonde, tu t'accordes avec l'azur laiteux, les gros nuages en boule de nos ciels, avec nos bois d'un vert humide, nos moissons flaves et nos prés jaunes, avec nos toits où ruisselle une lave orangée, avec nos pignons dentelés, nos maisons parées comme des chasses précieuses, avec le léger brouillard qui, montant de la Senne, enveloppe la ville d'une tunique légère et, selon les heures, la vêt de rose, de lilas ou de blanc.

Il ouvrit un autre robinet, but et dit encore :

— Mais tu nous es plus précieuse encore, reine admirable, maîtresse fidèle ; tu ne galvaudes point tes amours. Si l'on te transporte au loin, tu perds ta vraie saveur malgré les artifices par lesquels on tente de conserver tes charmes. Les séductions n'opèrent pas sur ton âme loyale. C'est un corps mort qu'on emporte. De ce bouquet qui parfume le palais et se prolonge en nous-mêmes, il ne reste plus rien qu'un peu d'aigreur et d'amertume. Tu déçois les ravisseurs. S'ils t'aiment, tu les obliges à venir te courtiser ici même, sous l'épée flamboyante du grand saint Michel qui nous protège.

Pour te boire, il faut qu'on se dérange.

Il but encore et dit :

— Tes rivales, nous les amenons ici prisonnières. Que dis-je, nous les faisons, quand nous le voulons, sortir de nos caves; il suffit que nous sachions de quoi se composent leurs atours, que nous possédions un peu de leur levain et nous les asservissons à tout jamais à notre goût; mais toi, tu es l'éternelle rebelle. Invaincue; invincible, tu trônes en la splendeur de ton royal manteau. Nul ne sait comment tu te formes, par quels sortilèges l'esprit descend en ta matière trouble, l'agite, l'éclaire et lui donne la vie et cette abondance admirable d'énergies et de joies. Nul ne sait comment les ferments mystérieux te travaillent, comment ils t'épousent, où ils se retirent après t'avoir fécondée, car tu ne rends aucune levure. Le peu d'écume souillée que tu rejettes est stérile.

Il vida son verre et dit encore :

— C'est que ton essence plane invisible dans nos caves, elle se mêle à leur atmosphère, sature les voûtes, culotte les piliers, imprègne les dalles et les murs. Chaque fois qu'elle descend dans le brassin pour le transfigurer par ses germes subtils, les tonnes lui rendent le double de ce qu'elle a prêté. Ainsi tu te transformes, ainsi tu te modifies, ainsi tu te perfectionnes, jamais tu n'es identique à toi-même, mais tu restes incomparable en ton identité et tes métamorphoses.

Bière éblouissante, lambic vermeil, breuvage divin, je te salue!

Et Guidon écoutait parler Dikke Susse avec la même ferveur que s'il eût entendu l'un des génies de la terre, cependant qu'autour d'eux le chant des tonnes bourdonnait, semblait se fixer un instant, frémissait, sifflait, partait en fusées.

Malgré la vie de joie qui s'offrait à lui, Guidon résistait à toutes ces séductions, car ses parents infirmes avaient besoin de son aide et de l'électuaire de sa présence. Du reste, cet état n'était pas conforme à leurs désirs; il eût, selon la pensée de la mère, éloigné le jeune homme des voies promises et, pour le père, rien ne valait la richesse du sol; donc aucun d'eux n'eût voulu de ce métier de perdition, ils ne se disaient point qu'à Bruxelles les marchands de bière ou de victuailles, seuls, s'engraissent et prospèrent, tandis que les autres négoce ne procurent que des déboires à ceux qui s'y livrent.

Comment eût-il pu contrarier ces deux débris si misérables! Au surplus lui-même aimait trop les champs et les bêtes, le grand ciel et l'espace pour aller s'enfermer à la ville.

Rentré du marché, quand les soins du jardin ne le retenaient pas, il prêtait son aide aux varlets, renouvelait la litière des étables, fauchait le pré pour donner au bétail de l'herbe fraîche, allait aux champs avec le cheval ou le bœuf, le char ou le rouleau. Déjà, comme un bon conducteur, il savait, en guidant la couple, se tenir en équilibre sur la herse aux dents de bois, tandis qu'elle ameublissait le sol nouvellement retourné ; et dans la terre paternelle, il s'exerçait quelquefois à manier la charrue. Il commençait à tracer adroitement le sillon, bientôt il serait capable d'entreprendre le rude travail du labour, dans les guérets du maître. Au village on le citait pour la douceur avec laquelle il conduisait les bêtes.

Son père, à entendre chanter ses louanges, augurait la réalisation prochaine des promesses de la Vierge. Quant à lui, son âme n'était troublée par aucun désir, il voyait Gudule trois fois par semaine et ne souhaitait rien de plus.

Après les moissons, le censier lui remit le fouet qui lui conférait l'investiture d'une fonction nouvelle. De la soupente où il gîtait, il passa aux écuries où couchaient les varlets. Il s'endormit au souffle sonore des chevaux, au roulement continu des bêtes à cornes, tandis que les chauves-souris voletaient sous les poutres. Et il s'éveilla les matins de la bonne saison, au vol des hirondelles qui nichaient près de lui, contre les solives.

*
* *

VI.

Les mauvais jours étaient venus. La petite maison blanche aux volets verts, mal entretenue, subit l'injure des rafales, la couche de chaux s'écaillait aux pignons; des tuiles arrachées avaient laissé des vides dans le toit, quelques fenêtres étaient veuves de vitres et le jardin, dont les sentiers n'avaient pas été rechargés de cendre, offrait un aspect lamentable. Déjà la mort enserrait l'enclos et gémissait dans les peupliers voisins, mais la misère était encore plus grande dans la demeure. La mère impotente ne quittait plus le lit, le père, aveugle, ramait des bras dans le vide pour trouver ce qui lui était indiqué par elle; les souris avaient quitté le grenier aussi net que s'il eût été soigneusement balayé, la huche était vide, il ne restait qu'un morceau de lard pendant au bout d'une ficelle, ornée de mouches mortes depuis le haut jusqu'en bas, et encore était-il si vieux que le sel en ressortait par tous les pores. S'il n'y avait plus de pain dans le dressoir, le diable n'occupait pas pour cela la mesure, comme il arrive d'ordinaire, car les habitants étaient riches d'espérance.

Ils vivaient de ce que gagnait Guidon à la ferme du château. Lorsque le garçon pouvait prélever quelque bon morceau sur sa nourriture, il le leur apportait en toute hâte. Et les trois cœurs se chauffaient au foyer d'une forte, douce et tendre affection.

L'esprit de charité qui l'animait, remplissait de joie sa mère et, comme il venait d'être nommé membre de la confrérie qui chantait au jubé le dimanche pendant la grand'messe et les vêpres, il lui sembla que son désir fût sur le point de se réaliser.

S'il travaillait aux champs, Guidon abandonnait son attelage après avoir caressé les chevaux et s'en allait à la hâte jusqu'à la maison maternelle, embrassait ses vieux parents, leur donnait les tartines frottées de graisse qu'il portait dans un sac de toile bleue, s'en retournait en courant pour ne point faire tort à son maître et se mettait à l'ouvrage avec ardeur afin de regagner le temps perdu. Pour que son affection filiale ne causât aucun préjudice au fermier, il ne prenait, à l'heure méridienne, aucun repos, prolongeait jusqu'après l'angelus du soir et ne rentrait à la cense que quand s'allumaient les lanternes. Ainsi il gardait la paix de sa conscience. Et les bêtes, en son absence, ne commettaient aucun méfait, il les retrouvait telles qu'il les avait laissées, broutil-

lant les herbes qui bordaient le fossé quand elles avaient achevé leur pitance.

C'est qu'il les soignait bien ! On reconnaissait que ses chevaux étaient les plus fringants, que leur robe était la mieux lustrée, que jamais ils ne rentraient fourbus à l'écurie.

Bien qu'il n'en tirât aucune vanité, il excitait la jalousie de ses compagnons, c'était le plus jeune et déjà le meilleur.

Le fils du brasseur qui, après avoir d'abord été distingué, s'était vu rebuté par Gudule, en avait conservé de l'humeur contre Guidon. Plusieurs fois en conduisant de la bière à Dilbeek, il avait vu son rival abandonner l'attelage et disparaître dans le chemin creux, mais il était trop épais pour comprendre à quelle sainte supercherie le varlet se livrait. Il saisit avec empressement l'occasion de lui nuire et ainsi de se venger de la préférence dont il était l'objet. Un soir, au cabaret, après une partie de cartes, comme le censier vantait les mérites de Guidon, il fut interrompu par son partenaire qui lui dit :

— Bon laboureur qui abandonne ses bêtes dans le champ, pour aller baguenauder on ne sait où !

Le maître releva le propos qui l'étonnait fort, attendu que le varlet préféré faisait plus que sa part d'ouvrage, mais le jeune homme redoubla et précisa.

Pour en avoir le cœur net, le fermier, le lendemain, suivit Guidon dès que celui-ci eût quitté la cour, assis sur le dos rond, luisant et roux de l'un des chevaux. Il gravit le Bruselberg d'où l'on apercevait tout l'alentour et se blottit derrière une haie. Son homme se mettait vaillamment à l'ouvrage, maintenant la charrue, tirait la cordelle et parcourait la jachère à grandes enjambées.

— Ce n'est point le fait d'un écervelé qui songe à aller flâner, ni d'un paresseux qui boude à la besogne !

Guidon chantait et les bêtes excitées par sa voix avançaient allègrement, tendant les jarrets et relevant la tête par saccades sous le flot agité de la crinière.

— On le calomnie.

A chaque tournant, il enlevait si prestement la charrue, la faisait si bien pirouetter sur le talon, que le maître en était transporté d'admiration.

— Personne ne lui disputera sérieusement le prix du sillon aux fêtes de la Pentecôte, se dit-il encore, c'est le meilleur laboureur du village.

Quand il arrivait près du chemin et que les paysans passaient, il n'arrêtait point, comme tant d'autres, son attelage pour faire un bout de conversation, mais se contentait d'échanger quelques mots avec eux sans interrompre sa marche rapide.

— Le fils du brasseur a menti, pensa le fermier derrière la haie, je le lui dirai ce soir.

Et Guidon, tout allant, steppait pour franchir les gros éclats de terre soulevés par le soc. Le soleil, haut déjà, faisait étinceler le versoir et luire les sillons humides.

— Le polisson s'est moqué de moi, ou bien il avait intérêt à me faire perdre une demi journée, je me suis laissé prendre à sa ruse !

Des gens passèrent en le saluant d'un air goguenard,

— Ils sont venus voir le bon tour qu'il m'a joué : Le censier du château espionnant son serviteur derrière une haie !

Confus, il décampa. Néanmoins, soit par intérêt, soit qu'en son esprit, un reste de doute et de méfiance subsistât, il ne put se résoudre à quitter les parages du champ où Guidon labourait. Il rôda dans les alentours, visitant ses terres, examinant la pousse du seigle, de l'épeautre, de l'escourgeon, la réussite du froment, de l'orge ou de l'avoine. De temps en temps, il jetait un coup d'œil au loin : le varlet était toujours là, continuant à parcourir d'une même allure la jachère rose et brune. Il passait de la lumière vive à l'ombre frémissante que projetaient les grands peupliers au feuillage tremblant.

— C'est bien sûr, le fils du brasseur s'est joué de moi, grommela le fermier courroucé.

Le soleil continuait à monter dans le ciel bleu. L'ombre des arbres en se rapetissant se faisait plus intense. Sur l'autre coteau un semeur, puisant à même le sac blanc noué à sa ceinture, emblavait son champ d'un geste large et rythmé.

Le fermier, tout en mâchonnant une tige verte, allait reprendre la route du village, lorsque Guidon, revenu près de la haie s'arrêta, mit les chevaux au frais et, décrochant sa mallette de toile bleue pendue à une branche d'arbre, sauta dans le chemin et partit à travers la campagne. Il s'en allait comme d'habitude porter à ses parents les tartines et le morceau de lard dont se composait sa pitance, ne se réservant qu'un chateau de pain noir pour apaiser la faim qui lui tenaillait l'estomac.

— C'est donc vrai, constata le fermier avec infiniment de regret, le jeune brasseur avait raison.

Il courut jusqu'au sentier pour voir par où Guidon se dirigeait, mais celui-ci, rapide, avait déjà disparu derrière les premières maisons du hameau.

Alors il s'assit au bord du talus.

— A qui se fier, désormais, pensait-il, si de tels serviteurs trompent leurs maîtres.

Se souvenant des bontés qu'il avait eues pour Guidon,

l'ingratitude de celui-ci le remplit de courroux. Il se releva pour donner libre cours à sa colère.

— Il a trahi ma confiance, je le chasserai, s'écriait-il. Je ne veux plus qu'il remette les pieds à la ferme, je le congédierai séance tenante et reconduirai moi-même les chevaux.

Toutefois, pesant en lui-même le juste et l'injuste, il reconnut que le garçon lui fournissait une besogne supérieure à celle que l'on attend d'ordinaire d'un varlet.

— S'il s'esquive, d'autres flânent à l'ouvrage, ce qui ne vaut guère mieux. A ceux-là pourtant il est difficile d'adresser un reproche. Mais celui-ci abandonne l'attelée. Qu'un bruit effraie les bêtes, qu'advierait-il ?

En voyant Guidon qui, tout courant, revenait à travers les champs, sautant barrières et fossés, son mécontentement s'atténua.

— Ce n'est certes point pour s'amuser qu'il est parti, on ne court pas de la sorte pour son plaisir, je me contenterai de le tancer vertement. Mais qu'il ne recommence plus !

Le jeune homme franchissait le ruisseau, escaladait un talus. La mallette vide s'agitait comme une loque au bout du cordon.

— Il s'est débarrassé de sa nourriture, se dit le fermier intrigué.

Il entrevit la vérité. Déjà, on lui avait parlé de la générosité de son varlet.

— Cela ne peut pourtant le détourner de ses devoirs envers moi, se répondit-il.

A ce moment Guidon venait d'apercevoir le maître qui, sévère, se tenait en haut du chemin. Avec un geste d'enfant pris en défaut, il saisit à la dérobée une motte de terre et la glissa dans son sac dont les plis aussitôt se raidirent, mais le censier n'avait perdu aucun de ces mouvements.

— Montre-moi ta mallette, commanda-t-il, dès que le varlet fut près de lui.

Guidon obéit, il tira les cordons du sac qui s'ouvrit.

Par la grâce merveilleuse de la charité, la terre, la bonne terre, la terre maternelle, la terre nourricière s'était changée en pain !

Le saint présenta à son maître ébloui du pain frais et blanc tel qu'on n'en pétrit qu'au séjour de la divine tendresse.

— Voilà, dit-il simplement, humblement, comme s'il eût montré son cœur.

Et ils se regardèrent aussi étonnés l'un que l'autre sans plus parler ni comprendre.

— Mes chevaux, s'écria tout-à-coup Guidon, ne les voyant

plus à l'endroit où il les avait laissés, à l'ombre de la haie et des grands peupliers.

A l'autre bout du champ, les belles bêtes à la robe lustrée de lumière tiraient la charrue. Un ange les conduisait.

Les deux hommes s'avancèrent vivement, en se faisant une visièrre de la main pour ne rien perdre du spectacle qui s'offrait à leurs yeux : l'ange glissait dans l'air, les ailes éployées ; il ne marchait point, sa longue robe blanche touchait à peine le sol déchiré, il ne volait point, ses ailes tendues restaient immobiles : la force divine le poussait. Ses cheveux étaient d'or couleur de blé mûr et ses yeux bleus comme un ciel d'été, un nimbe ardent l'entourait, derrière lui il laissait la lumière frémissante. Point ne lui était besoin comme à un simple laboureur de tirer la cordelle, ni de guider, par le manche, la charrue. Avec une longue branche feuillue, il frôlait la crinière des chevaux qui, sous la caresse, donnaient du jarret avec une vigueur inaccoutumée. Depuis qu'il avait pris la place de Guidon, plus d'un demi arpent se trouvait retourné. Jamais équipe, si robuste qu'elle fût, n'avait accompli pareil prodige.

Le fermier s'était arrêté, il tomba à genoux, ouvrant les bras comme à l'église pendant l'adoration et ne bougea plus. Quand Guidon fut arrivé près de l'attelage, celui-ci stoppa.

Parce que la bonté, la charité et l'amour sont les plus grandes forces du monde, la tâche de Guidon avait été accomplie au delà de ce que le maître attendait de lui.

De son doigt rose, l'archange des célestes labours toucha le front du pauvre, et il lui remit la baguette verdoyante. Alors, d'un coup d'aile qui répandit sur tout le champ un parfum de miel, il s'éleva. On vit encore le flottement de sa robe, un nuage léger, puis il se dissipa dans la lumière qui soudain irradiia, frémit et chanta. De doux arpèges se balancèrent, s'éloignèrent et fondirent dans les airs. Une atmosphère de bonheur imprégnait les choses, une buée d'or couvrait les haies ardentes, les peupliers balançaient leurs têtes, ivres de soleil, le frisselis de leurs feuilles claires papillottait dans l'azur et les alouettes montaient, montaient en gazzouillant, éperdues de joie.

Le fermier se releva, s'étira, se frotta les yeux, regarda autour de lui comme au sortir d'un rêve, pour prendre contact avec la réalité des choses, tandis que Guidon reconduisait les chevaux à l'ombre ; il leur enleva le goreau pour leur permettre de mieux se reposer. Un picotin d'avoine était là, peut-être laissé par l'ange.

Alors l'angelus de midi s'envola du clocher d'Anderlecht et se répandit dans la campagne où coulait, venue des hori-

zons bleus, une lave d'argent.

Après s'être signé, le varlet se souvint de sa mallette. La miche y dessinait ses angles à travers la toile bleue. Il ouvrit. Le pain, le bon pain du travailleur apparut frais et blanc, appétissant, invitant les dents à mordre. Pour manger à l'aise la tartine, il s'assit sur le coin du traîneau et planta en terre la baguette du séraphin ; aussitôt celle-ci, allongeant ses rameaux et multipliant ses feuilles, couvrit de son ombre le repos du laboureur.

Le maître, émerveillé, partagea le repas du garçon.

— On dirait du gâteau. Le pain de la charité a une saveur que ne possède pas l'autre, dit-il, j'en voudrais goûter souvent. A qui avais-tu porté ta miche ?

— A mes parents.

— La huche est donc vide ?

— Ma mère est impotente, mon père aveugle, ils n'ont plus rien .

Il conta leur détresse et comment il essayait de l'atténuer.

— Le pain de la bonté a meilleur goût que l'autre, dit le censier, le pain du pauvre est plus agréable et plus léger. Désormais je me chargerai de tes parents.

Au-dessus d'eux, le jeune arbre, dont le tronc grossissait à vue d'œil, déployait ses branches, épanouissait son feuillage. On entendait le travail de la sève qui montait, gonflait les bourgeons et les faisait éclater, et l'ombre, peu à peu, étendait son cercle autour des deux compagnons.

Quand ils eurent fini de manger, de la terre travaillée par les racines du chêne qui croissait toujours, une source jaillit claire et fraîche. Ils s'agenouillèrent et burent à même. Ainsi on eût dit qu'ils tétaient la nourrice copieuse, abondante, généreuse, la bonne terre maternelle.

Et sans interrompre plus longtemps le travail sacré du labour, Guidon repassa le goreau aux bêtes reposées, accrocha le landon à la charrue et la remit dans le sillon.

* * *

VII.

Le fermier se garda de divulguer tout de suite les miracles dont il avait été le témoin, dans la crainte qu'un autre n'attirât le varlet par l'appât de conditions meilleures. Il se contenta d'en dire quelques mots aux siens pour justifier les égards dont il entourait Guidon depuis lors. Selon sa promesse, il s'occupa des parents de celui-ci et pourvut à leur subsistance, mais il rêvait de s'attacher le garçon par des liens plus puissants. Nul doute qu'il ne fit la richesse de la ferme par les faveurs célestes dont il jouissait.

— A quelle prospérité n'atteindrais-je pas si ma famille pouvait s'accroître d'un homme visité par les anges, peut-être d'un saint.

S'il donnait sa fille pour femme à Guidon ?

Malgré la violence de son désir, il savait rester très circonspect pour ne pas compromettre, par trop de hâte, la réussite de son projet. Il se méfiait aussi de contrecarrer les desseins que la Providence avait peut-être sur Guidon. Avant tout, il songea à gagner à ses vues le père et la mère du jeune homme. Lui-même, il leur porta ce dont ils avaient besoin. Il choisissait les beaux morceaux et ajoutait toujours quelques friandises, sachant qu'on résiste difficilement à la bonne chère. Les vieux étaient confus que le censier leur fit cet honneur en personne. De ces bienfaits, ils concevaient une haute opinion des mérites de leur fils. La fortune grandissait. Les choses annoncées par la Vierge n'étaient-elles point proches ? Et ils rumaient interminablement leurs vieux espoirs, entêtés dans leur prédiction, se disputant au sujet de ce qui devait advenir. Chacun voulait imposer à l'autre sa foi sans divulguer son secret. La paralytique parlait haut, l'aveugle faisait de grands gestes, s'imaginant manifester de la sorte la puissance dont ils se croyaient investis. Mais aucun d'eux ne parvenait à convaincre l'autre.

Pendant qu'une femme tenait compagnie à la vieille et lui contait les nouvelles du village, le censier donnait le bras à l'aveugle, le promenait à travers la campagne. Il l'intéressait à la pousse du blé, à la lourdeur des épis, à la croissance des légumes, à la maturité des fruits.

Quand il eut appris les rêves du pauvre homme à l'égard de Guidon, il eut soin de les entretenir, de les cultiver, de les développer encore en lui disant que leur réalisation était proche. Elle ne dépendait que d'eux-mêmes. Lui aussi, disait-il, aimait Guidon comme un fils et songeait à sa fortune. Le

jour où, le reconduisant, vers le soir, il proposa au vieillard d'unir leurs enfants, celui-ci fut pris d'une telle émotion à la pensée que la prédiction de la Vierge se réalisait, qu'il trépassa dès le point du jour après avoir divagué toute la nuit.

Le lendemain, la mère que le doyen consolait de son malheur en lui racontant les miracles qui s'étaient opérés en faveur de Guidon, retrouva la force de s'agenouiller pour remercier Dieu de tant de bienfaits et rendit l'âme dans l'excès de son bonheur.

Les deux infirmes avaient vu leurs souhaits accomplis, la vie était devenue pour eux inutile.

Mais il n'était pas dans la destinée de Guidon de suivre aucune des deux voies au sujet desquelles ses parents avaient si souvent disputé. La fonction de diacre ne le tentait pas et la fille de son maître ne lui convenait point parce qu'il aimait Gudule. Un signe merveilleux l'avait imposé à la jeune fille, le lys les avait unis. Il n'appartenait à personne de déranger ce qu'avaient si bien ordonné les volontés mystérieuses de leurs êtres. Chacun suit le penchant qui l'entraîne vers les fins obscures de l'existence terrestre.

Il n'accepta donc point les offres brillantes qui lui étaient faites. Il préféra garder la situation modeste dans laquelle il se plaisait.

On ne l'ennuya pas trop, car on craignait de mécontenter les puissances célestes qui veillaient sur lui.

Du reste, ainsi que du vivant de ses parents, les deux rêves qui se disputaient son avenir s'annihilaient : les sollicitations du fermier étaient combattues par celles du doyen Onedulphé et réciproquement.

* * *

VIII.

Guidon vécut en paix, répandant le bien et la douceur de son âme. Les pauvres cultivateurs dont les bestiaux souffraient de maladie, arrivaient le trouver à la ferme du château, à la vesprée, quand il revenait des champs. Il leur donnait des conseils, allait visiter les bêtes si c'était grave, leur appliquait des remèdes et souvent les guérissait.

Le dimanche, après la messe, on faisait cercle autour de lui pour l'entendre parler et pour obtenir ses avis. On disait que la sagesse divine se manifestait par sa bouche.

L'après-midi des jours de fête, le pied de frêne noué au poignet, il s'en allait à la ville passer quelques heures avec Gudule. Il s'asseyait à l'ombre du comptoir de chêne brun où luisaient les pots de faïence à dessins bleus et les pintes d'étain. Et quand le gosier des clients altérés n'était pas trop impérieux, ils échangeaient leurs confidences, éternellement les mêmes.

Dikke Susse, bien qu'un peu vexé par le refus de Guidon de reprendre son commerce, ne lui faisait point mauvaise mine, car il avait appris par les maraîchers d'Anderlecht les choses merveilleuses dont le jeune laboureur avait été gratifié.

— S'il voulait, pourtant, disait-il souvent à sa femme, comme il ferait chanter la bière ! Quelle belle vie il aurait ! Mais hélas ! La jeunesse ne connaît jamais son bonheur. Elle se moque de notre expérience. Pourvu qu'il ne se prépare point d'amers regrets !

Pour le gros homme, en effet, il n'y avait pas d'aussi bon métier que le sien ; il assurait la richesse et promettait la sécurité. On y mangeait bien, on y buvait mieux encore, on y trouvait toujours joyeuse compagnie.

Mais Guidon avait la vocation de la terre et de la pauvreté et, bien que Gudule eût été le complément immédiat de la cave, de l'estaminet, de la bière et du commerce, il ne se laissait pas séduire. Son doux entêtement le protégeait contre les sollicitations trop pressantes et souvent répétées de ses amis.

Il souriait, remerciait et continuait d'agir à sa guise.

Mais la jeune fille, quoiqu'elle se soumit à sa volonté, commençait à être ébranlée par les discours de Dikke et de sa tante. Quand c'était le jour de sortie pour elle, Guidon l'emmenait promener hors la ville. Ils passaient devant le château, longeaient le Borgval, traversaient la rue aux Lai-

nes et sortaient par la porte de Namur. De là, ils allaient par les chemins creux à l'ermitage, aux étangs d'Ixelles, à l'abbaye de la Cambre et dans la forêt, effeuillant les pétales blancs des marguerites au cœur jaune.

L'âme de Guidon déconcertait un peu Gudule. Il lui semblait si différent de tous les autres hommes ! Il ne se serait donné aucune peine pour arriver à la fortune et il ne tirait aucune gloire des événements miraculeux auxquels il avait été mêlé. On ne pouvait deviner quels étaient ses désirs.

— Comment aimeriez-vous de vivre ? lui demanda-t-elle.

— Il était autrefois un homme, répondit-il, qui venait des pays lointains ; il s'entretenait avec les plantes, les fleurs, les arbres, les nuages, les papillons, les oiseaux, les étoiles. Il pouvait se rendre invisible et prendre la forme qui lui plaisait. Ainsi il entendait la vérité. La science était en lui, mais il n'usait de son pouvoir que pour soulager les misères des hommes et réjouir leur existence. Sitôt qu'il embouchait la corne d'or suspendue à sa ceinture on voyait se dissiper la mélancolie.

— Qu'est-il devenu ?

— Il convia un jour des amis à un grand festin où l'ambrosie coulait dans des coupes de diamant, où des mets étaient servis dans des plats d'or. Mais les convives soutinrent qu'il n'y avait ni ambrosie, ni vaisselle d'or, ni cristal taillé, mais eau claire et feuilles de betteraves seulement. Il s'enfuit de chagrin en voyant que leur appétit était aussi grossier, et que leurs sens n'avaient guère de supériorité sur ceux des animaux.

Gudule restait songeuse car les propos de son ami étaient obscurs pour son entendement. Elle l'admirait sans le comprendre.

Toutefois, les projets de Guidon ne la comblaient point d'aise. Après avoir regretté le moulin natal avec sa roue frangée d'écume, ses godets verdis par la mousse, la rivière paresseuse aux rives touffues et le village montant le coteau, elle se disait, songeant à la tourmente qui avait emporté ses parents, que la ville offrait plus de sécurité, de ressources et de plaisirs. Elle pensait aussi que le varlet, puisqu'il était favorisé par les anges, deviendrait un des notables de la cité. Ainsi, elle serait bourgeoise et porterait des robes de drap fin.

Mais il ne voulait pas entendre parler de tout cela. Son affection restait fidèle aux paysans et aux bêtes.

Ils rentraient dans l'enceinte par la poterne que protégeait la grosse tour, longeaient les hôtels seigneuriaux de la rue aux Laines, le palais d'Egmont, celui de Tour et Taxis, con-

tournaient, par les ruelles, l'église du Sablon et allaient voir tirer l'empereur, le roi, les échevins et les oiseaux aux serments de Saint-Georges et de Saint-Sébastien, ou bien regardaient les Wallons qui jouaient à la balle sur la place. Vers le soir, Guidon reconduisait son amie au *Faisan doré* et après avoir mangé quelques œufs durs et quelques crabes arrosés de lambic, il reprenait la route d'Anderlecht. Sur sa couche, dans l'écurie où montait la forte odeur de bétail, il rêvait au bonheur de la terre.

Et le lendemain, la vie reprenait pour lui plus intense. Sur le fumier brun aux pailles scintillantes, dans la cour de la ferme, les poules picoraient. Autour d'elles, tournait le coq glorieux marchant par saccades, secouant vivement la viande pourpre de sa crête, fier de son plumage aux couleurs jaune et rouge de vieux drapeau, et de la moire bleue de sa queue. Les pigeons, volant des toits à l'endroit où le fermier avait semé les graines, jetaient des éclats blancs dans l'ombre de la lumière. Autour des vaches qui sortaient paresseusement des étables déjà bourdonnaient des essaims de mouches, il y en avait sur le mufle qu'un coup de langue dispersait, il y en avait dans le coin des yeux que chassait le clignement des paupières; le frémissement des oreilles donnait l'essor à celles qui se promenaient sur la tête, de grands coups de queue balayaient celles qui s'accrochaient aux flancs. Une ivresse de vie bourdonnait dans l'air.

On voyait à travers les barrières à claire-voie de leur enclos les truies se vautrer avec délices dans une sorte de sauce brune où trempaient leurs tétines, tandis que le soleil, jouant dans les soies blondes des gorets, caressait leur échine délicieusement rose comme de la chair d'enfant. Dans la prairie toute vibrante de renoncules, les poulains gambadaient; saisis d'une joie folle, ils partaient au galop le long de la haie fleurie d'églantines, s'arrêtaient tout-à-coup, se léchaient le dos les uns les autres, tendaient au vent les naseaux, comme pris d'inquiétude, puis repartaient à la course en exécutant leurs cabrioles bizarres. Et de jeunes taureaux croisaient leurs cornes naissantes sous l'œil curieux d'une aumaille blanche aux tavelures rousses, cependant que des veaux taquinaient les arbres nouvellement plantés du verger, se frottant l'échine contre leur écorce tendre. Quand Guidon s'engageait dans le sentier, les épis fôlatres se balançaient devant lui, les blés se penchant vers son visage le frôlaient de caresses, se pressaient joyeux sur son passage. Il les écartait doucement de la main, leur disant des mots tendres pour reconnaître leur empressement amical et calmer leur joie.

— Ah, les fous, les fous, disait-il en souriant, quand, malgré ses gestes de défense, ils se croisaient devant lui ou lui sautaient à la figure.

Au-dessus de lui, l'alouette gazouillait éperdûment : il est revenu, s'en ira plus, petit Jésus, petit Jésus, s'en ira plus.

Au bord des sources où croissait le cresson des fontaines, parmi les saulaies qui bordaient le ruisseau, dans les broussailles du petit bois et le long des peupliers gémissants, les anges chantaient sa venue. Dans les chemins creux humides encore de la rosée nocturne, d'exquis et frais parfums lui rappelaient leur présence. Un enchantement sortait de toutes choses.

*
* * *

IX.

Le fermier, dont les affaires prospéraient grâce à la présence et au travail de cet homme élu de Dieu, lui dit un jour :

— Il me manque du bétail. Je ne puis plus suffire aux exigences de la ville qui s'accroît chaque jour. La foire d'Ypres va bientôt s'ouvrir. Tu t'y rendras pour m'acheter des bêtes à cornes de la race qui te semblera la meilleure. En même temps tu verras du pays et une grande affluence d'étrangers. Tu prendras l'âne, car la route est longue.

Guidon fit ses préparatifs. Il mit les deux paniers au baudet, ce qui fit ressembler celui-ci à une salière, s'assit au milieu sur une peau de mouton et s'en alla vers Bruxelles au trop menu de Cadet, plutôt que de piquer droit sur Dilbeek, car il voulait faire ses adieux à Gudule avant d'entreprendre un aussi long voyage.

Au *Faisan doré*, dont l'enseigne luisait de couleurs fraîches, ayant été repeinte par un rapin dont le compte de lambic remplissait de craie un volet tout entier, le varlet trouva quelques compagnons de route. C'étaient des peintres, amis de Dikke Susse qui allaient vendre leurs tableaux à la foire. Il y avait aussi un verrier qui comptait se couvrir de gloire, en montrant des vitraux translucides où étaient représentées des scènes de l'Apocalypse, deux orfèvres dont l'un emportait des bagues, des bracelets, des colliers et un fermail où était sculpté Tobie conduit par l'ange, dont l'autre vendait une châsse d'or rehaussée de pierreries et deux reliquaires richement joaillés par ses soins ; des dentelliers qui possédaient des pièces d'une finesse extrême faites à Bruxelles, à l'ombre des tours de Saints Michel et Gudule, sans compter des diapiers, des corroyeurs, des cordouanniers et autres trafiquants. Tout ce monde venait, avant le départ, se saturer de bière locale pour n'en être pas trop privé durant le voyage.

Ils partirent, après s'être retrouvés à la porte de Ninove. La route était encombrée. Des files de chars, couverts de bâches grises, faisaient des lignes ininterrompues jusque par delà le sommet de la colline. Des pelotons de chevaux attachés à la longe, trois à trois, trottaient allègrement, tandis que les bêtes à cornes, par troupeaux, s'avançaient avec majesté dans un nimbe blond. C'étaient, dans le lointain, comme de grandes fleurs balancées par la brise. Les carrioles, au petit trot des poneys impatients, égrenaient leurs sonnailles. Quelquefois les affluents charriaient tant de monde que les chars embarrassés s'immobilisaient. Alors, ceux

que n'encombraient pas les bagages, piétons, cavaliers, couraient à travers champs. Les villages regorgeaient de voyageurs. Les futailles,quisitionnées pour la circonstance, se vidaient avec rapidité dans les estaminets; les hôtelleries débordaient. Les servantes éperdues couraient en agitant les bras, incapables de satisfaire à tous les appels. Sous l'excès des commandes, elles gloussaient comme des poules poursuivies. Le désordre était tel que, sauf la joie qui retentissait de toutes parts, on eût dit d'une horde d'émigrants, d'une tribu quittant ses foyers envahis. Le soir, on coucha dans les champs le long des haies et des fossés, sous les arbres, dans les granges et les greniers.

Guidon n'avait point quitté les peintres, commensaux du *Faisan doré*. Leurs baudets cheminaient de compagnie, tout chargés de tableaux représentant le Portement de croix, le Calvaire, la Descente de croix, la Douleur de la Vierge et de Marie-Madeleine, le Voile de Sainte Véronique, la Mise au tombeau, la Résurrection, l'Ascension. Il y avait aussi le Dénombrement de Bethléem, la Fuite en Egypte, l'Adoration des rois mages et beaucoup d'autres scènes religieuses. Parmi les personnages, Guidon distinguait un certain nombre d'habitues du cabaret de Susse et cela l'amusait follement; il lui sembla même apercevoir les traits de Gudule et ses cheveux couleur de lin dans une sainte qui, vêtue d'une robe de soie mauve, tenant en sa main une grande branche de glaïeul, était assise au portail d'une cathédrale toute pareille à celle de Bruxelles. Il vit encore diverses paraboles, celle du mauvais riche, celle de l'enfant prodigue où était portraiture un jeune homme de Molenbeek qu'il connaissait et celle des aveugles qui lui rappelait les yeux sans vie, comme des boules de faïence bleue, de son pauvre père. D'autres représentaient la promenade sur les remparts et des vues de la ville avec des clochetons, des clochers pointus et des pignons en escaliers, des flèches d'or et des toits oranges, la procession des douze pucelles du Sablon, la gilde de Saint-Sébastien et le grand serment de Saint-Georges. Il y avait aussi des scènes de cabaret où des ivrognes se battent avec les cruches en grès préalablement vidées, ainsi que des amoncellements de victuailles dans les celliers ou sur des tables de cuisine: viande pourpre, saumon rose, homard écarlate, pommes vermillonnées, or jaune et aigret de citrons, blanc crémeux et verdure fade des choux-fleurs, feuilles cramoisies des choux-rouges, le plumage blanc d'une oie, le plumage bariolé d'un canard, les plumes de paon ocellées d'or vert, la gloire des cuivres luisants, un rayon de soleil enflammant la rubescence du vin dans un flacon de cristal.

Les peintres qui avaient emporté leurs palettes, leurs brosses et leurs couleurs dans l'espoir que de riches marchands et des seigneurs leur commanderaient des portraits, profitaient de l'affairement général pour se livrer à des facéties variées : ils peignaient des tavelures sur la robe grise des ânes pour faire ressembler ceux-ci à des veaux, faisaient rougeoyer un beau soleil dans le dos d'un copain, passaient au vert la hotte d'osier d'une commère, bariolaient de tons différents les sabots des chevaux, dessinaient des têtes grimacantes sur les croupes.

Dans les villages, ils décoraient les panneaux des comptoirs et le dessus des cheminées pour payer leurs ribottes. Aux cabarets, ils brandissaient avec allégresse les brocs débordant d'écume et buvaient avidement et souvent, pour le sourire d'une forte et rougeaude commère accorte sous le bonnet de dentelle qui découvrait des cheveux de chanvre, ils croisaient le fer avec quelques soudards ou se battaient à coups de pots et d'escabeaux ; et les grands feutres verts à plumes jaunes balayaient le carrelage rouge saupoudré de sable.

Guidon ne les quitta point, car il aimait la simplicité de leur âme. Et partout on accueillait bien ces irréguliers de l'existence qui vont, besace au dos, le long des routes, des champs et des villages, glanant, selon la chance, un morceau de pain bis ou une cuisse de volaille, une pinte de bière ou un gobelet de vin, un peu d'amour et beaucoup de gloire.

Leur troupe, petite au début, grossissait. Les joueurs de vielle, de flûte et de biniou, guidés par une sympathie naturelle, arrivaient à eux, ainsi que les ménestrels. La joie bruyante, la farce et la fantaisie les accompagnaient. L'âme fraîche, ardente, féconde, éprise de merveilleux des peuples adolescents s'incarnait en ces fous. Ils se passionnaient aux chimères de leur propre imagination errabonde et capricante, ils s'enthousiasmaient pour leurs récits où ils célébraient l'amour, les belles dames, les exploits des hommes braves, les actions héroïques, les combats des géants et qu'ils entrecoupaient de pastourelles, de reverdies, de virelais, de fabliaux et de satires mordantes, Leur instinct s'épanchait comme coulent les eaux reflétant le ciel, les arbres, les fleurs et les rives, comme murmurent les sources en glissant sur les cailloutis, comme rugissent les gaves gonflés par l'orage en se précipitant du haut des montagnes.

Ils célébraient cette vie, où, libres comme les oiseaux du ciel, ils s'en allaient de village en village, de monastère en abbaye, prieuré ou ermitage, de château en manoir, de ferme en métairie, couchant un jour dans la grange, la meule ou

l'étable et le lendemain dans un bon lit encourtiné, se serrant le ventre le matin mais faisant bombance le soir avec des marchands ou des moines, des manants ou des seigneurs, tantôt loqueteux et tantôt vêtus de velours et de soie comme des pages, aimant les bergères à défaut de princesses, des filles d'auberge à défaut de châtelaines, car l'amour ne distingue point entre le linon et la bure pour ceux dont le cœur chante toujours.

Guidon les suivait émerveillé.

Et le fleuve des chars, des charrettes, des carrioles, des troupes et des troupeaux coulait pailleté d'ocre, de jaune et de vermillon entre les arbres et les fossés des routes dans la campagne blonde.

Au cœur de Flandre; à un carrefour, ils rejoignirent un cortège qui venait de Limbourg par le marquisat, car le Barbu, comte de Louvain, n'avait point voulu qu'il passât dans ses domaines. C'était des laboureurs qui, vexés par la morgue des tisserands, les avaient contraints de s'atteler à un navire porté sur roues. Des drapeaux flottaient de la poupe au sommet du mât et redescendaient vers la proue avec des guirlandes de feuillage. L'équipage s'avancait précédé par un charivari de sacqueboutes et de cornets à bouquin, tandis que, au dedans, une jeune thaumaturge des Marolles, qui y était montée à Audenarde, haranguait les passants sur la religion et l'état social. On disait qu'elle avait voulu entraîner à sa suite l'admirable Ruysbroeck qui vivait retiré dans la forêt de Soignes, mais il avait résisté à la tentation. A Bruxelles, elle avait continué de prêcher sur les degrés de Sainte-Gudule et souvent occasionnait des troubles dans la ville par ses excitations continuelles, mais en Flandre on ne la comprenait point et, comme on croyait qu'elle chantait ou débitait des drôleries, des danses, des rondes, des sarabandes tournoyaient autour du char au grand ahurissement de l'illuminée. Mais quand, grâce aux Brabançons, on eut appris de quoi elle parlait, on la fit descendre, car les Flamands pensent que rien n'est ennuyeux comme un sermon de femme.

Ayant trouvé des compatriotes, elle se joignit à eux et essaya d'endoctriner le simple Guidon, mais il ne se laissa pas prendre par les subtilités théologiques auxquelles il n'entendait rien. La fille ardente et brouillonne ne toucha point son cœur tout rempli de Gudule. Du reste, les rapins l'avaient pris sous leur égide, ils le protégèrent contre les embûches de la commère en se moquant d'elle et des discours auxquelles ils la conviaient sans cesse.

Le fleuve s'écoulait de plus en plus lentement comme à

l'approche de la mer, quelquefois de forts remous arrêtaient les chars, bouchaient la route et forçaient les troupeaux à se répandre dans la campagne. Puis le reflux entraînait vers Ypres des flots de peuple; le char des tisserands avec sa voile rousse et ses oriflammes dominait la foule et tanguait fortement. Tout à coup on le vit se dresser, comme soulevé par une grosse lame, il plongea, se releva, plongea encore et disparut. C'étaient les échevins d'Ypres qui le flanquaient dans le fossé, parce qu'il avait servi à bafouer un des bons métiers de Flandre.

Après de la ville une autre ville se dressait fruste et barbare avec ses éventaires alignés, fermés par des bâches fauves, ses tentes grises et ses chariots aux roues desquelles les animaux étaient attachés et les feux où bouillaient les marmites noires posées sur des trépieds de fer.

Tout un monde bizarre couvert de sayons bruns, de peaux de bêtes ou d'étoffes éclatantes s'agitait dans la buée du soir et bientôt les flammes des foyers projetèrent des ombres fantastiques. Ceux qui arrivèrent dans la nuit reconnurent l'endroit vers lequel ils se dirigeaient à une sorte de nuage rose que les myriades de lumières projetaient au-dessus d'Ypres.

La ville était bondée; les halles, les places publiques, les rues, les remparts fourmillaient. Mais les amis de Guidon trouvèrent place à l'auberge où ils avaient coutume de s'arrêter chaque année. Un grenier fut abandonné à la troupe joyeuse. Après avoir festoyé avec de la bière et du lard, car les ortolans ne sont point indispensables à ceux qui ont l'estomac et le gosier à la joie, ils s'étendirent sur la bonne paille d'avoine et rêvèrent qu'ils reposaient dans une ville d'Orient.

Le lendemain, qui était dimanche, il y avait de grandes réjouissances pour l'ouverture de la foire. Les peintres, après avoir reverni quelques blasons endommagés, s'en furent, avec Guidon, voir l'arrivée des seigneurs, tandis que les cloches de toutes les églises, les trompettes, à tous les coins de la Ville, proclamaient le commencement des fêtes.

Par la porte de Brabant, au déploiement des bannières de soie brodées d'or, au son des cors, sacqueboutes, callermelles, cornets à bouquins et sarasmons, entrèrent les chevaliers de la Table ronde célèbres en Flandre par la magnificence de leurs armes et leur adresse dans les tournois.

En tête marchait le roi Gallehos, chef de trente rois, avec ses courants; il portait d'azur semé de couronnes d'or. Puis venaient :

Le roi Pellez du Castel-Perilleux, de vair à trois croix d'argent.

Le roi Glines, d'azur à un quartier d'argent, une couronne de gueules au quartier, deux têtes de griffon d'or en l'azur.

Le roi Banich Benevich, d'argent à trois bâtons de gueules.

Le roi Boors de Gammes, d'or à trois bâtons de gueules en belong.

Le roi Lyonnel, d'argent semé de lionceaux de gueules.

Le roi Baudemages de Gorès, de vair semé de couronnes d'or.

Le roi Gaudenor de Cornouailles, d'argent à un chef.

Le roi Alibacus de Constantinople, vaire, contrevairé d'argent et d'azur.

Le roi d'Océanie, d'azur à trois fleurs de lys et un chef de dame.

Le roi Alibacus de Casmelede, de gueules à trois moutons d'argent.

Le roi Grech, d'azur à un sautoir d'or sur lequel cinq tourteaux de gueules.

Le roi Boort d'Irlande, d'azur à deux arames d'or.

Le roi Hamel de Nantes et de Bretagne, d'or à trois croisants de gueules.

Le roi des cent chevaliers, d'argent fretté de gueules.

Le roi Claudus de Gaule, de gueules à une bande fuselée d'argent.

Le roi Glisset, d'azur fretté d'or à un quartier et dans le quartier une patte de lion tenant un cœur de gueules.

Le roi Caradebrinhas, d'or à trois pens de gueules.

Le roi Tenor de la haute Rivière, de gueules à trois croisants d'or.

Le roi Chalogantin, d'or à une croix échiquetée d'argent et de gueules.

Le roi Claudias de Desierts, de sable à trois fermaux d'or à un chef.

Le roi Lael Rocheline, de gueules à trois rameaux d'or.

Le roi Pellenos de la Iscebois, d'or à trois écussons d'azur.

Le roi d'Ecosse, échiqueté d'or et de sable.

Le roi Vryon, de gueules à une bande d'or et six roses d'or.

Le roi Branghor, d'or à un fer de moulin de sable, à cinq étoiles d'argent.

Le roi Sitor de la Rouge Montagne, de gueules semées de fleurs de lys.

Le roi Morgalles, de sable à trois aigles d'argent.

Le roi de Cornoualle, de gueules à fermaux d'or semé de trèfles

On voyait à leur suite le joyeux cortège des rois Ferrant Bernardin de Fleurus au mufler d'or sur champ de gueules, du roi Senor de la Rampe de Flandre portant trois tourteaux

besants sur champ de sable, Fétidon le Mache Cottard et l'endiablé roteur, gens sans écus ainsi que le baveur de Malmédy avec une vesce d'argent sur fond de gueules et deux poireaux en cimier.

Puis venaient les bannières des villes et les jouteurs qu'elles avaient délégués. Il y en avait de Valenciennes, de Reims, d'Amiens, de Senlis, de Paris, de Saint-Quentin, de Compiègne, d'Arras, de Lille, de Saint-Omer et d'Ardenbourg, de Tournay, de Mons, de Namur, de Bruxelles, de Liège, de Cologne et d'Anvers, de Gand, de Malines et d'Utrecht et les forestiers de Bruges. Il y en avait aussi qui étaient venus par la route des cygnes : des léopards d'or se dressaient sur leurs pourpoints de soie verte. De grandes acclamations accueillait ceux qui avaient traversé les mers. Chaque fois qu'une troupe franchissait les barrières, un fracas de buccins retentissait aux angles de la place, le bourdon grondait au beffroi, le carillon jetait par dessus les toits la joie de son babil. On eût dit que des fleurs voltigeaient dans l'air.

On vit aussi des hommes vêtus de drap blanc, montés sur des chevaux d'une blancheur soyeuse, dont la crinière s'envolait comme de l'écume, dont la queue bien fournie balayait la route. Ils caracolaient avec une grâce onctueuse et un peu féminine.

Puis passèrent des seigneurs magnifiques vêtus de soie feuille morte ou de drap jaune à nuance orangée, ou de satin vert. Ils étaient montés sur des chameaux qui balançaient en cadence leur tête au bout d'un long cou pelé couleur de sable et de poussière. Leurs bras et leurs mains, leur poitrine et même leurs chevilles nues étincelaient de pierreries. On eût dit des rois mages.

Ils portaient à la ceinture des cimenterres dans des gânes d'or et de velours. Les innombrables facettes des diamants de la poignée s'ensanglantaient des lueurs des rubis, s'azuraient du reflet des saphirs, prenaient des tons d'eau sous le regard pur des émeraudes. De grosses topazes étoilèrent leurs turbans bariolés. Le charme merveilleux de l'Orient plein de trésors et de splendeurs les nimbait aux yeux de la foule étonnée.

Défilèrent les damoiseaux du Grand serment de Saint-Georges d'Audenarde, les membres de la confrérie chevalière de Saint-Michel, les damerets de la Noble rose et de Saint-Sébastien, les archers et les arbalétriers vêtus d'écarlate et de velours avec, au col, des dentelles fines de Bruxelles, de Valenciennes, de Malines ou de Bruges qui laissaient transparaître sous leurs dessins l'étoffe du pourpoint.

Ils allaient à la perche ou au berceau se disputer des prix considérables. D'autres passaient encore en cottes blanches et vertes ornées de broderies, parlant aux dames avec une courtoisie un peu maniérée et une galanterie pastorale. D'autres encore, habillés de soie et de damas et portant de grosses chaînes d'argent, jouaient en marchant les gracieuses histoires avec artifices.

Il y eut tant de tournois, de carrousels, de tirs, de jeux, de représentations qu'il ne fut point possible à Guidon de tout voir. C'était un tourbillon joyeux, éclatant, diapré, qui s'offrait à ses yeux.

A chaque coin de rue, les rhétoriciens représentaient une allégorie, les trouvères chantaient des histoires d'amour, les exploits de Charlemagne, de Roland et d'Olivier et encore ceux du roi Arthus et des chevaliers de la Table Ronde.

Dans Ypres et tout autour de la ville, l'immense foire avait relevé ses bâches grises et brunes et déployé ses drapeaux. Dans les rues et les allées la foule grouillait rouge, verte, orangée, blanche, violette, pourpre, avec des ombres bleues, tandis qu'au loin la verdure blonde des Flandres riait dans la campagne, plate, sous un ciel indigo historié de gros nuages blancs en boule, pareils à des montagnes de neige.

De chaque côté d'une avenue s'étaient des objets précieux aux éventaires gardés par des juifs et des Byzantins. Ces hommes à la peau huileuse, à la barbe fine et annelée, coiffés de fez rouges ou de turbans jaunes, déployaient des colliers, jouaient avec des bracelets et des bagues, faisaient rouler des pierres précieuses dans le creux de leur main. C'était un ruissellement d'émeraudes, de topazes roses, d'aigues-marines, de rubis et de diamants, de saphirs et de perles, un étincellement d'agrafes, de plaques, de parures de gorge, de boucles de ceinture en or massif. Il y avait des diadèmes, des couronnes, des cercles d'or constellés de joyaux. Des Maures montraient de grands pendants d'oreilles et des bijoux où l'argent étiré et filigrané encadrait des turquoises d'azur pâle. Les orfèvres grecs exposaient des fermails d'or repoussé et d'émaux représentant les scènes de l'ancien et du nouveau Testament. On y voyait Judith contemplant d'un œil où brillait le diamant noir de la vengeance, le chef sanglant d'Holopherne, Suzanne en proie aux sollicitations de vieux rabbins au nez crochu, barbus comme des boucs, Tobie guidé par l'ange, le songe d'Abraham et la vigne du Seigneur, Samson aux pieds de Dalila, le retour de l'enfant prodigue, Salomé dansant, la décollation de Jean-Baptiste, les noces de Cana et la pêche miraculeuse.

Plus loin chez les armuriers de Damas et de Tolède miroitaient les longs boucliers en forme d'amande ou d'écu, les cuirasses finement ciselées, les corselets, les hauberts, les cabassets, les morions, les casques, les heaumes, les salades, les brassards, les cuissards, les boignes, le camail, la hache, la masse d'armes, la hallebarde, la lance en fleur de lys et les longues épées claires et bleues comme des filets d'eau courant sous le ciel.

On voyait aussi d'énormes coffres avec une complication de serrures, destinés à contenir des trésors.

Après le quartier des pierreries, des émailleurs, des joailliers, des batteurs d'or, des ciseleurs et des fondeurs et des dinandiers qui avaient apporté des plats de cuivre luisants comme des soleils, on entrait chez les drapiers, les merciers et les crespiniens. Les soies et les brocarts y chatoyaient depuis les nuances argentées ou gris de perle jusqu'aux tons les plus éclatants. On y admirait les somptueuses étoffes, les cachemires des Indes du plus bel orangé avec de grands ramages verts, les damas et les tissus d'Arabie couverts de signes bizarres.

Puis venaient les dentelles de Bruges, de Malines, de Bruxelles, de Valenciennes, rêves de pâles fileuses, à l'ombre des cathédrales, historiés de reines, de princesses, de saintes et de chevaliers, de fleurs fantastiques, de scènes pieuses et de légendes d'amour. On voyait, penchés dessus, les béguins, ornés de tirebouchons, de Zélandaises aux bras nus et les hennins aux ailes palpitantes de colombes blanches des châtelaines.

A elles seules les pelleteries remplissaient des rues. Des peaux de lions, d'ours noirs et d'ours blancs, de loups et de sangliers et de tigres mouchetés de rouille jonchaient le sol, tandis qu'aux bois des échoppes pendaient les manteaux de martre zibeline, de rat musqué, de renard bleu, de sconse, de loutre, de castor, d'astrakan, de marmotte, de putois, de lynx et d'hermine blanche larmée de noir. D'âcres relents d'animalité puissante montaient de ces fourrures, mêlés à des odeurs de vieux bois de chêne et de bouleau, de souche pourrie, de mousse verte et de marécages.

Une foule de saccites, de norbertins prémontrés, de capucins, de récollets, de bernardins, de bénédictins, d'abbés, de prieurs, de chanoines et de châtelains se pressaient au quartier où l'on voyait aux mosaïques de verres translucides des rois, des guerriers à l'assaut de villes, des saints opérant des miracles, des archanges et de belles dames apparaître en pourpre, en cobalt, en chrome, en vert et en jaune d'argent ; ils admiraient l'agencement des couleurs dans les lamelles de

plomb, les accords des nuances, la composition harmonique et variée. Les verrières à médaillons étaient fort recherchées, lesquelles, représentant des scènes où jouaient un grand nombre de personnages, offraient une variété infinie de tons, un papillotement de pierreries.

Cependant, à l'entour des tirs à l'arc, tandis que les damoiseaux cherchaient à abattre le roi au grand panache blanc et rouge, on buvait sous des tonnelles, auprès des boutiques où pendaient les scholes en forme d'éventail, où l'on vendait des œufs durs, des crabes, du pain d'épices de Gand, des moques de Damme et des saucissons. La bière brune et la bière blonde écumaient dans les brocs autour des tables où l'on découpait du jambon à la chair vineuse, au gras onctueux et crémeux.

De jeunes bourgeois, habillés comme des seigneurs avec le chapeau à plumes et les courtes bottes évasées, accomplissaient mille grâces devant les dames, puis les amenaient par la main, avec afféterie, vers l'endroit où des musiciens soufflant par des tuyaux à trous dans des peaux de bêtes, jouant du violon, faisaient danser les couples de ribauds. Les gars, tenant les commères à pleine taille pirouettaient avec elles en des valse désordonnées, cependant que la roue moussue du moulin tournait sous le flot d'argent dont la rivière emplissait ses godets et que l'âne, passant la tête par la lucarne ouverte, regardait étonné, ce spectacle de kermesse.

Sur des bottes d'une belle paille jaune clair des nourrices étaient assises qui, le corsage ouvert sur un sein blanc et rose gonflé de lait, donnaient à téter à des pouparde frais, dodus et goulus, dont les petits doigts boudinés appuyaient sur la chair rebondie. Dans un coin, près du fournil et de la pompe, une vieille femme soutenait la tête d'un drille qui délestait son estomac du trop plein de boissons bues. Les chiens en quête de reliefs, rôdaient le museau à terre, et quand ils avaient rogné quelque couenne s'en allaient lapper l'eau de l'étang pour se dessaler la langue. Et les mères ayant endormi leurs enfants, prenant à peine le temps d'agrafer leur corsage, se hâtaient de rentrer dans la ronde endiablée. Une grosse joie circulait partout jusque sous les saules têtards qui riaient au ruisseau, jusqu'au clocher pointu émergeant d'un bouquet d'arbres et faisant étinceler son coq d'or sur un gros nuage blanc, jusqu'aux toits rouges éparpillés dans les vergers et les moissons blondes, jusqu'aux canards blancs au bec jaune qui barbotaient dans la mare, jusqu'aux poules qui, effarées du vacarme, avaient quitté le fumier brun pour se percher sur les brancards levés d'une charrette.

Les amis de Guidon, tout en prenant part à la fête, avaient

songé à ne point perdre un tel spectacle. Plusieurs d'entre eux, à l'abri d'un toit de chaume, étendant sur des panneaux de bois ou de toile leurs couleurs grasses, suscitaient des trognes de buveurs émérites, des commères luronnes, des couples dansants et toutes les scènes comiques et burlesques qui s'offraient à leurs yeux.

Quant au varlet d'Anderlecht, ce qui lui plaisait de plus, c'était le parc où les bêtes étaient rassemblées. Des vaches, affalées dans l'herbe du pâturage, rumaient avec un air de béatitude, indifférentes à la curiosité des fermiers qui contemplaient leurs pis roses gonflés de lait. Des taureaux au fanon flottant sous l'énormité du cou étaient tenus, chacun par un homme, au piquet d'attache, car plusieurs d'entre eux, excités par l'éclat des couleurs qui passaient, avaient les yeux injectés de sang et déjà menaçaient de la corne. Les gardiens devaient tirer de toute leur force sur la corde liée à l'anneau de fer qui traverse les naseaux pour contenir ces masses houleuses dont les tavelures fleurissaient les robes ensoleillées. Leurs corps étaient si bien rembourrés de chair, de muscles et de graisse, qu'ils s'allongeaient fermes et cylindriques comme des boudins de Noël. Ailleurs grouillaient les truies, les verrats, et les gorets sur l'échine desquels l'aurore paraissait jouer entre des soies blondes; ils s'ébrouaient dans un concert ininterrompu de grognements, trottaient, les oreilles molles et diaphanes repliées sur leurs yeux tout petits, le groin agité par un perpétuel clignement et la queue en spirale. Il y avait des mères dont les tétines nombreuses pendaient au ras de l'herbe et des mâles féroces qui, passant le museau à travers les barrières à claire-voie, cherchaient à mordre.

Les chevaux surtout attiraient les regards. Outre les gros chevaux de labour de Flandre, voisine de la mer, aux gros sabots plats surmontés d'une touffe de poils, les chevaux plus nerveux et plus souples du Hainaut et de Sambre et Meuse et les ardennais, courts de torse, à l'arrière-train puissant, il y avait des irlandais, des hongrois, des arabes, des genêts d'Espagne et de percherons. Il y en avait pour les labours, pour les chars, pour les carrioles, pour les carrosses, il y en avait de grands pour les palefrois, il y en avait de petits, mignons et doux pour les haquenées.

Les étalons avaient été enfermés dans des loges par crainte de leur force et de leur fougue. On ne les faisait sortir qu'au moment de les montrer, pour les faire courir sur la piste. L'un d'eux rendit Guidon songeur. D'après ce que l'on disait, il coûtait à son propriétaire plus qu'une métairie de cinquante arpents. Il était haut et puissant comme une tour. Ses

jambes élégantes et souples, le poitrail et le cou fortement musclés offraient la résistance d'un rempart. Le soleil se mirait dans la robe rousse bien lustrée. Le dos ondulait en vague de la croupe au col où la crinière légère et touffue s'agitait, bondissait, s'échevelait comme des flammes jusqu'au dessus d'une tête toute petite. Les naseaux dilatés humaient l'air, aspiraient la vie en frémissant. La bête fière piaffait, impatiente de la course, du vertige, de l'espace. Son sabot battait le sol et quand elle secouait son énorme encolure, on eût dit qu'elle allait emporter son conducteur qui paraissait minuscule auprès d'elle. Si, donnant essor à sa fougue, l'étalon s'ébrouait et partait au trot, le sol tremblait sous sa masse formidable. Cependant on admirait le jeu harmonieux de tous ses mouvements. Son maître l'aimait tant qu'il lui paraît la crinière de rubans bleus comme une chevelure blonde de femme.

Guidon sentait le bonheur le pénétrer tout entier. Le paradis qu'il rêvait pour les animaux n'offrait rien de plus beau que ce qu'il avait sous les yeux. Comme elles devaient être caressées, choyées, adorées, toutes ces bêtes, pour être aussi plantureuses, pour avoir le poil si soyeux et si luisant. Il se les représentait dans les écuries et les étables bien closes, protégées contre les vents coulis et les rhumes, le bac et le ratelier bien nets, emplis de nourritures choisies. Et les jolis seaux peints en rouge et jaune, en vert et blanc dans lesquels elles buvaient l'eau claire des citernes, et les prairies grasses où elles broutaient paisiblement l'herbe fleurie de boutons d'or et d'étoiles blanches.

Ayant fait l'acquisition d'aumailles fort renommées, il s'arracha aux délices de la foire d'Ypres et, monté sur sa bourrique, reprit la route de Brabant en compagnie d'un des peintres qui avait vendu ses tableaux : une Annonciation avec un ange vêtu d'une chasuble blanche brodée d'or, des fleurs merveilleuses, un oranger en fruits sur lequel un paon déployait sa queue ocellée et Marie qui, dans la pénombre d'un couloir, osait à peine montrer son frais visage de paysanne, étonné de tant d'honneurs ; un Retour d'enfant prodigue fêté par une kermesse à boudins autour d'une table au milieu de laquelle un Manneken-pis servait aux convives du lambic aux framboises dans une salle pareille à celle du *Faisan doré* ; et un Paradis terrestre où tous les animaux si chers à Guidon, regardaient fuir Eve éperdue et Adam la pomme à la main, devant le vieux jardinier à barbe blanche, tandis que le serpent cherchait un abri au creux d'une vipille souche.

La douceur de l'un s'accordait avec la joie de l'autre. Ils poussèrent devant eux les vaches qui broutillaient le long de la route et montèrent le baudet alternativement.

X.

Quand Guidon, après avoir, depuis trois heures déjà dépassé Ninove, eut quitté la grand'route pour prendre le sentier qui traverse les prés entre Dilbeek et Anderlecht, les bêtes qui paissaient ou travaillaient dans les champs dressèrent la tête ; les vaches qui rumaient couchées dans l'herbe se levèrent précipitamment, coururent, la queue en panache, jusqu'à la haie et passèrent la tête par-dessus pour lécher le varlet au passage. Aux enclos où les épines étaient trop hautes, il entendait le souffle puissant des mufles qui cherchaient une trouée pour s'approcher de lui. Celles que des fossés retenaient plus loin meuglaient longuement, tendant le cou dans sa direction. Dans les brancards des chariots, les chevaux hennissaient. Et les moutons, là-bas, dans la bruyère en fleurs, leur répondaient par un concert de bêlements. Il caressait le fanon ou les naseaux de celles qui arrivaient à portée de sa main. Heureuses, elles l'accompagnaient jusqu'au bout de la prairie. Et, bien qu'il eût l'esprit encore plein des merveilles de la foire d'Ypres, aucune beauté ne lui semblait comparable à celle de sa terre natale. Devant l'accueil des êtres et des choses, son cœur se gonflait d'émotion, de douces larmes roulaient dans ses longs cils. Un parfum de trèfle, d'herbes folles, de peupliers et de musc l'enveloppait.

Tout le long du sentier, les bêtes humant sa présence dans l'air, faisaient retentir la vallée du bruit de leur joie. Celles qui paissaient sur le plateau se hâtaient vers la crête de la colline. Il les voyait, la tête en arrêt, se détacher sur l'azur ardent d'une après-midi d'été et l'accompagner longtemps du regard.

Après avoir longé les saulaies qui bordent le ruisseau d'un feuillage argenté, il arriva au Brusselberg dont les arbres hauts, aux troncs lisses, paraissaient roses. A cet endroit pâturait le bétail de la ferme qui l'attendait, averti par les meuglements des autres prés. Comme il était nombreux et que le cercle autour de Guidon se fit étroit, les derniers arrivés durent poser leurs pattes de devant sur l'arrière de ceux qui les précédaient et se dresser comme des gargouilles de cathédrale, pour voir le varlet qui revenait de si loin sur son âne et leur ramenait de jolies compagnes bleues. Chaque bête eut sa caresse, il dut les prier pour qu'elles s'écartassent. Ce ne fut qu'après beaucoup d'insistance et de témoignages d'amitié qu'elles lui permirent de passer. Mais elles lui firent cortège, frôlant ses mains et ses vêtements de leurs grandes langues humides.

Les pigeons, occupés à piller les grains dans les champs que les aouters venaient de picter, ne s'étaient pas aperçu tout de suite de l'émoi des bêtes à cornes, ne comprenant point, du reste, leur langage. Mais dès qu'une compagnie ayant repris son essor, effrayée par un galop de veaux, eut aperçu le voyageur, son retour fut annoncé dans les airs par un bruit que l'on ne sait quel signe et bientôt connu de tout le petit monde ailé. Des nuées montèrent des sillons, des ailes blanches palpèrent aux trous noirs des colombiers et s'élançèrent éblouissantes dans l'azur ; bientôt Guidon fut enveloppé par leurs tourbillons. Les ramiers et les palombes se posèrent sur sa tête, ses épaules, sur ses bras, sur l'âne, et ceux qui n'avaient pu trouver place voletaient à ses côtés ou devant lui et de temps en temps se reposaient sur quelque bœuf voisin qui les chassait d'un grand coup de queue.

Les murs blancs et les toits rouges de Veewyde papillaient dans les prés verts et jaunes sur le fond bleu de la forêt lointaine. A gauche, le clocher d'Anderlecht rosissait dans la lumière. A leur tour les poulains hennirent dans les vergers et bondirent avec des éclats de soleil sur leurs robes luisantes. Quelques-uns franchirent la haie pour arriver jusqu'au varlet. Les chiens aussi accoururent et lui léchèrent les pieds en jappant de joie. Et ceux qui étaient à l'attache dans les cours des métairies aboyaient avec force et faisaient des efforts désespérés pour rompre la corde qui les retenait. Les poules quittèrent leurs fumiers de prédilection, les canards sortirent des mares où ils barbotaient avec bonheur pour venir vers lui en se balançant sur leurs pattes.

Il gagna enfin la grand'route avec la troupe qui débordait dans les champs voisins et c'est dans ce cortège triomphal qu'il fit son entrée au village à l'émerveillement des enfants, des femmes et des hommes. Il s'arrêta près de la chapelle consacrée à la Notre-Dame des campagnes au commencement de l'allée plantée d'ormes qui conduisait au pont-levis et à la grande entrée charretière de la ferme, afin de parler à sa cour. Les pigeons, pour l'entendre plus à l'aise, perchèrent sur les branches et les toits d'alentour. Il leur dit les mots les plus tendres pour les remercier de leur affection. Le soleil passant à travers les feuillages dessinait sur les bêtes, les dos, les jambes, le sol un jeu compliqué d'ombres tremblantes. Les bœufs regardaient Guidon avec un léger balancement de la tête et agitaient doucement leur jabot, ce qui témoignait d'une attention fortement soutenue. Leurs yeux se dilataient, se mouillaient, de grosses larmes roulaient dans le poil long des naseaux où surgissait aussitôt, noire, une ligne de mouches.

Il leva la main et étendit sur toutes les bêtes assemblées un geste d'amour et de bénédiction, puis leur prescrivit de regagner leurs gîtes, leurs pâturages, leurs enclos. Dociles, elles rebroussèrent chemin sans tumulte, tandis que les pigeons prenant leur vol, faisaient glisser sur le chemin une grande ombre fuyante.

Le serviteur passa sous la voûte du colombier tapissée de nids d'hirondelles et entra dans la ferme tout en fête.

*
* *

Mais Guidon devait connaître quelques vicissitudes de l'amour et de la vie. Etant venu à Bruxelles le dimanche après-midi, il ne trouva pas au *Faisan doré* l'accueil sur lequel il avait accoutumé de compter. Gudule n'y était point. La tante qui, du comptoir, dirigeait un essaim de serveuses en tablier blanc lui dit, d'un air revêché, que la jeune fille n'avait pu l'attendre aussi longtemps sans se divertir un peu. Il en conçut une peine vive et sortit aussitôt de la salle enfumée pour dissimuler son émoi.

Une pluie fine tombait d'un ciel cotonneux sur la Grand' Place, voilant les ors des pignons, enveloppant de brume les statues de pierre qui dominent les toits. Une tristesse grise l'envahissait, il se sentait esseulé, tout petit, froid au cœur et comme au temps de son enfance éprouvait le dédain des autres pour sa simplicité et sa pauvreté. Il vagua par les petites rues, alla voir le cracheur imperturbable et le petit drôle Manneken-pis, son camarade. Mais il n'en eut point de plaisir. Souvent il repassa devant le *Faisan doré*; à travers le vitrail rouge et bleu il jetait un regard dans la salle pleine de monde pour s'assurer que son amie n'était pas encore rentrée au logis.

A la fin, pourtant, un luthier de la rue de la Chaufferette, qu'il connaissait pour lui avoir porté à réparer des bugles, des pistons ou des trombones de la fanfare d'Anderlecht, lui signala la présence de Gudule du côté de la rue des Bouchers ou de la rue de la Montagne. Elle s'y trouvait, en effet, en compagnie de quelques amies et quelques jeunes gens : clerks, trafiquants et employés de la Monnayerie ducale. Ils avaient fait le tour des remparts et parcouraient les cabarets en chantant, en dansant, en faisant mille folies pour le seul plaisir de s'agiter et d'être bruyants. Un de ces godelureaux ne quittait point Gudule et semblait lui conter fleurette. Quant à elle, elle souriait au compliment, protestait quelque peu par bienséance et minaudait pour s'en entendre dire davantage.

Dès qu'elle eut aperçu Guidon, l'animation du groupe joyeux tomba; après quelques mots chuchotés par elle, les couples filèrent par une ruelle et la jeune fille disparut sans avoir fait mine de reconnaître son ami d'Anderlecht.

Le petit varlet était tout attristé. Il songeait avec peine au temps où, parce qu'il était le fils de pauvres gens, elle ne le regardait point, quand il jouait à l'Hepperbroek, le long des

saules, la jeune Gudule aux yeux de pervenche et aux cheveux couleur de miel ! Et il vaguait en proie à la noire mélancolie, n'entendant point les buveurs qui, de quelques cabarets aux fenêtres ouvertes, le conviaient aux libations, ni les mots tendres que les filles du Ghetto aux cheveux noirs plaqués et luisants lui murmuraient au coin des rues sous les lanternes et les niches des saints, dans la pluie fine qui tombait sur les pavés et les toits comme dans son cœur. Il pensa s'en aller jusqu'à la cathédrale, implorer la patronne de son amie, mais il dut en sortir, à peine entré, car on fermait les portes, le sacristain ayant hâte d'aller, comme les autres, faire sa partie en ville. Il continua de marcher au hasard des allées, le cœur endolori, l'esprit vide. Il alla regarder jouer aux boules à la porte de Louvain, au « Paon », mais il suivit d'un œil distrait les disques qui roulaient sur la terre battue, légèrement incurvée, vers le point de cuivre jaune.

A la fin et sans qu'il l'eût prémédité, il se trouva devant le *Faisan doré*. Il considéra, tout étonné, l'enseigne où l'oiseau montrait son plumage magnifique, la façade et les fenêtres avec leurs petits carreaux bombés et les ornements de pierre qui couraient autour de la porte. Il eut quelques hésitations.

— Ne serait-ce point, se dit-il, que selon le rêve de ma mère, je sois plutôt marqué pour servir à l'église d'Anderlecht sous les auspices du bon doyen M. Onedulphe ?

Mais son amour pour Gudule fut plus fort. Du reste, le souvenir des signes gracieux par lesquels ils avaient reconnu qu'ils étaient destinés l'un à l'autre, lui assurait qu'il n'avait pas été la victime de quelque ruse diabolique.

Il entra donc, la foi raffermie, et s'assit à une table vide, sa place habituelle à l'ombre du comptoir étant occupée. Gudule, rentrée avec ses compagnons, rougit en voyant Guidon et vint le servir, mais ne resta pas auprès de lui ; elle lui jeta quelques mots à la hâte pour lui dire qu'elle viendrait lui parler dès que ses amis seraient partis.

— Elle est honteuse de moi, se dit-il, très malheureux, parce que je ne suis qu'un paysan et qu'elle se trouve en compagnie de jeunes bourgeois.

Et il pensait au temps où elle lui préférait le fils du brasseur qui avait un bel habit bleu.

L'employé de la Monnayerie ducale était assis à côté de la jeune fille et lui faisait la cour, mais elle, gênée, ne lui répondait plus.

Guidon connut ainsi qu'il avait un rival et que ce rival était encouragé par la tante qui trônait, majestueuse, dans le comptoir de chêne brun surmonté d'un dais, comme un autel.

Il pensa tout d'abord à quitter l'infidèle et à l'abandonner

à son sort. Suivant les désirs de son père il pouvait épouser la fille du fermier. Mais l'esprit de justice qui était en lui ne lui permit point de condamner, sans l'entendre, son amie.

Il attendit avec patience. En somme, se disait-il, puisque Gudule se trouve avec des camarades, la bienséance exige qu'elle reste avec eux plutôt que de venir auprès de moi.

Mais comme le jour commençait à tomber, que l'heure était venue de retourner à Anderlecht et que le Monnayeur et ses compagnons ne paraissaient point disposés à lui céder la place de sitôt, Guidon se leva, paya son écot et partit. Il ne vit point que Gudule le suppliait du regard. Dès que la porte se fut refermée sur Guidon, elle devint toute pâle. Elle venait seulement de se rendre compte de sa trahison. Elle pensa se lever et le rejoindre dans la rue pour lui expliquer tout, mais ses jambes tremblaient, elle resta clouée à son banc. La nuit, elle fit divers rêves dont elle ne comprit pas bien le sens. Elle retint seulement qu'un ange, au visage sévère, lui montrait un beau lys épanoui au milieu d'un charnier de fleurs fanées.

Le lendemain elle chargea d'un message pour Guidon, une des servantes de la ferme qui était venue au marché de la Grand'Place.

Il fut longuement expliqué au varlet que l'oncle et la tante de la jeune fille favorisaient les entreprises de l'employé à la Monnayerie ducale parce qu'il était fils de riches bourgeois et que lui-même était appelé à exercer des fonctions fort lucratives. Entre un personnage pourvu de biens, qui portait crânement un grand feutre orné d'une plume de choix, parlait d'abondance de toutes les affaires de la ville et un garçon laboureur qui ne possédait sous le soleil qu'une mesure en ruines et un mauvais lopin de terre, qui, de plus, dédaignait de s'enrichir en apprenant un bon métier, il n'y avait pas à hésiter, semblait-il. Quant aux miracles dont Guidon avait entendu parler, ils étaient peu, car ce n'est pas avec cela que l'on fait frire des boudins dans la poêle et qu'on boit sa bouteille ou son verre de faro. Le Bruxellois ne se paie pas de chimères, il est positif avant tout, seules les valeurs palpables et solides ont cours auprès de lui.

La jeune fille pourtant voulait rester fidèle à ses premières amours, mais elle subissait des sollicitations si pressantes qu'elle en perdait tout repos. Elle avait besoin du réconfort de la présence de son ami. Quand elle restait longtemps sans le voir, elle se laissait dominer par d'autres influences.

Guidon la savait faible, en effet, facilement accessible à la frivolité et d'humeur variable,

Il alla la voir, dès qu'il eut un instant de liberté. Il la trou-

va pâle, triste et pleine d'incertitude et son cœur fut saisi d'une telle pitié qu'il lui proposa de rompre l'engagement qu'ils avaient pris vis-à-vis l'un de l'autre. Ainsi elle pourrait se conformer aux désirs de ses parents et suivre ses goûts qui paraissaient la porter vers une vie moins malaisée que celle d'un paysan d'Anderlecht. Quant à lui, pour enlever à la jeune fille tout scrupule et tout regret, mis en appétit par le voyage d'Ypres, il entreprendrait un pèlerinage vers les lieux saints pour se perfectionner à la fois dans la connaissance humaine et divine.

Il n'eut pas plus tôt parlé de la sorte que Gudule, reprise par la puissance mystérieuse qui émanait de Guidon, versa d'abondantes larmes disant, à travers des sanglots, qu'elle était toujours restée fidèle en son âme à leurs amours et que, loin d'éprouver des sentiments tendres pour le beau Monnayeur, elle l'avait prié la veille de ne plus renouveler ses demandes importunes.

Guidon se sentit renaître, car malgré la force d'abnégation qu'il portait en lui, ce n'était point sans un grand serrement de cœur qu'il avait prononcé la parole de laquelle sa vie pouvait dépendre ; ce n'était pas sans une égale émotion qu'il avait entendu la réponse. Et tous deux pleurèrent, pénétrés par la mélancolie du bonheur que l'on entrevoit et que l'on n'ose saisir.

L'ingénu n'avait jamais pensé aux complications de l'existence et pour Gudule tout se passait comme dans un rêve.

*
* *

XII.

La jeune fille dit à Guidon que lorsqu'elle serait sa compagne, il ne pourrait plus être varlet à la ferme d'Anderlecht. C'est ce qu'il commençait à penser.

Un colporteur de Bruxelles, dont il avait fait la connaissance à Ypres, lui offrait de s'associer à lui et de parcourir de compagnie les villages des environs. Le métier était lucratif. Déjà le marchand possédait sa maison rue Nuit et Jour, la charrette et l'âne au moyen desquels il transportait le butin et l'échoppe qu'il déployait aux foires et aux kermesses, sur les places publiques. Connaissant la piété, la libéralité de Guidon, il essaya de susciter en lui l'espérance d'accomplir de grandes œuvres de charité. Il lui reprochait sa pauvreté volontaire et lui représentait comme un devoir de s'adonner au négoce pour être plus en état d'assister son prochain. Et il s'offrait de prêter au néophyte tout ce qui était nécessaire pour commencer l'entreprise. Guidon fut troublé par les discours de ce Lombard. Ses offres le tentèrent. Depuis la grande foire de Flandre, le désir du voyage était en lui : le nouveau métier ne l'empêcherait point de soigner les bêtes ; bien mieux, il lui fournirait l'occasion d'en secourir un plus grand nombre dans toutes les bourgades qu'il traverserait. Pourtant, il hésitait encore à quitter le hameau natal.

Mais Gudule, que les promesses du mercier avait aussi séduite, emporta les dernières résistances de son ami. Les sollicitations de sa famille en faveur du Monnayeur luron devenaient trop vives. Il fallait en finir. Autour de ses yeux la fatigue avait dessiné quelques marqués bleuâtres, on eût dit des turquoises cerclées d'un rouge brûlant. Guidon, comprenant qu'il devait tout sacrifier à la santé de la jeune fille, ne tarda plus à accepter.

Ils firent bénir leur union par un prêtre de l'église de la Chapelle, après que Gudule eut quitté pour toujours le *Faisan d'ocre* où la vie lui était devenue dure. Puis Guidon, muni de jeux de fil et de laine, de lacets, de rubans, de chapelets bénis, d'images pieuses, de peignes de fer et de buis, de basin et de pilou, s'en fut par les bourgades du Brabant.

On ne fut pas peu étonné à Anderlecht, au hameau de Veewyde, quand on apprit que le varlet, délaissant la charrue et les champs, avait choisi le négoce dont il ne connaissait rien.

Mais comme il est écrit dans l'une des épîtres aux Corinthiens « je surprendrai les sages dans leurs ruses », ainsi,

disent les vieux hagiographes, Dieu surprit aussi son serviteur Guidon dans ses propos malins et détruisit ses projets. Il n'était point dans les desseins de la destinée que l'homme de la terre abandonnât la terre maternelle pour un trafic dévolu, depuis les temps lointains, aux lombards et autres juifs.

Un matin où ils comptaient se rendre au marché de Vilvorde, le mercier et son nouveau compagnon chargèrent leur marchandise sur un bateau plat, que la Senne devait conduire jusqu'à destination. Après avoir empilé les ballots d'étoffe et les caisses de verroterie, ils s'assirent à l'arrière pour guider l'embarcation. La rivière, en ce temps là, s'élargissait au sortir de Bruxelles, se grossissait d'affluents, coulait à travers des marécages parsemés d'îlots, emplis d'ajoncs. Tandis qu'ils voguaient dans le sillage bleu que le courant faisait entre la verdure grasse qui, venue du limon, s'épanouissait à la surface de l'onde, de gros nuages, sortis de l'horizon du côté de Forest, roulaient dans le ciel et s'amoncelaient en montagnes menaçantes. Ils charriaient des flots d'encre mêlés à de grosses boules de neige, et des frissons rapides passèrent sur le miroir des eaux. Quelques fortes poussées de vent agitèrent les feuillages et firent fléchir les grands arbres qui se balançèrent en gémissant. Une angoisse étreignit les choses. Sur le flanc des coteaux, dans les pâturages, on voyait les bêtes inquiètes relever la tête, humer le vent, puis se réfugier sous un toit de chaume ou à l'abri d'une haie, auprès des peupliers. Puis le ciel où les nuées tumultueuses cavalcadaient, s'éboulaient, s'entassaient, devint tout noir, une lueur zigzaga dans l'air et le tonnerre roula avec un fracas épouvantable dans toute la vallée. Aussitôt, la pluie tomba par torrents, par cataractes. La terre gorgée n'avait pas le temps de boire, l'eau dévalait en ruisselets, en ruisseaux, en cascades, des pentes, des rampes et des coteaux. En un instant, la Senne s'enfla démesurément. Emportée par le courant et les rafales, la barque criblée par les flèches infinies de la pluie, vogua à la dérive, le lombard ayant lâché le palet dans un tourbillon de la rivière furieuse, effrayé par un coup de foudre formidable. Elle tournoyait, butant contre un îlot, repartait, s'arrêtait à la branche d'un arbre renversé, repartait encore, tournait de nouveau comme un fétu de paille emporté par une trombe, cependant que le marchand se lamentait et faisait des efforts désespérés pour gagner la rive submergée. Il était temps, car le bachot s'enfonçait sous la charge inattendue qui lui tombait du ciel. Les forces ayant trahi le lombard, il ne put éviter que la barque touchât de l'avant un banc de sable où elle resta prise. Le naufrage était imminent. L'embarcation se trouvait comme au milieu d'un

lac dont on ignorait la profondeur en ce moment et la berge était trop éloignée pour que l'on pût jeter la corde aux paysans abrités sous les arbres. Voyant le danger, Guidon prit la gaffe des mains trop débiles de son compagnon et, la maniant d'un bras nerveux, dégagea l'avant, reprit le courant, le descendit obliquement et parvint à atterrir enfin. Le mercier sauta, enroula le câble autour d'un tronc, c'était le salut. A son tour, Guidon gagna la terre ferme, mais il ne put lâcher la perche qu'il tenait en ses mains crispées. Les doigts, rivés au bois, ne parvenaient plus à s'en détacher. Son compagnon essaya de leur faire lâcher prise, mais vainement ; ils tenaient comme les agrafes de fer aux flancs des murailles.

Guidon, comprenant enfin qu'il avait transgressé les lois mystérieuses de sa destinée et de sa race, ne s'arrêta point à écouter les lamentations du lombard pleurant sa marchandise avariée. Il gravit le sentier qui, franchissant le coteau, mène au Gros Tilleul à travers bois. Il dépassa ce vénérable ancêtre d'arbre, tenant toujours la gaffe de délivrance. Au détour d'un chemin, au fond d'un vallon, à côté d'une fontaine miraculeuse, il se trouva devant la chapelle Sainte-Anne à Laeken, célèbre par son ancienneté et les grâces qui y étaient attachées. A travers le grillage on voyait le dallage orangé saupoudré de sable blanc, l'autel blanc couvert de fines dentelles et dans une niche, vêtue de brocart, entourée de fleurs et de cierges, la douce Mère de Marie souriant à la Vierge qui portait sur son sein l'enfant Jésus. Les bonnes bêtes de l'étable de Bethléem qui n'avaient point quitté le petit Dieu depuis sa naissance se trouvaient là aussi.

Guidon s'étant agenouillé, ses mains s'ouvrirent pour se joindre et la perche tomba.

Ainsi il reconnut qu'il n'était point fait pour le négoce. Et là, sur les dalles de la chapelle, dans la solitude de la tempête qui faisait rage tout autour, il resta longtemps agenouillé, remerciant la divinité qui l'avait préservé, par un moyen violent, des embûches que la vie dresse contre toute créature. Et il se promit de ne plus se livrer à aucun trafic, quel qu'il fût, l'esprit de lucre étant incompatible avec la sensibilité de son cœur.

Ayant terminé son oraison, il voulut déposer, en manière d'ex-voto, sa perche dans la chapelle, mais elle était trop grande pour y tenir. Alors, pour qu'elle ne fût point détournée de cette destination par les gens du Heysel qui vivaient du bois, il la planta en terre. Et, ô miracle ! comme la baguette que lui avait donnée l'ange dans les champs d'Anderlecht quand il avait abandonné son attelage pour porter du pain à ses parents, elle se mit à verdoyer, devint un orme puissant

qui, pendant longtemps, protégea de son feuillage touffu la toiture de la chapelle contre les vents du sud-ouest. Dès ce moment la source, qui jaillit à cet endroit, remplit la fontaine bordée de pierres moussues et coule en murmurant sous les taillis, fut visitée par ceux qui souffrent des yeux, parce que le bruit se répandit bien vite que c'était là que Guidon, le varlet d'Anderlecht devenu marchand, avait retrouvé la claire vue de son âme.

Ensuite Guidon revint à Bruxelles auprès de Gudule qu'il avait laissée en la demeure du lombard. Il l'emmena sans tarder, ne voulant point qu'elle restât plus longtemps dans cette maison qui aurait pu lui être funeste. Chemin faisant, il raconta ce qui venait d'arriver et pourquoi il fallait renoncer désormais à l'existence qu'ils s'étaient promise. Elle en fut contristée, car déjà elle avait échafaudé toutes sortes de projets. Mais elle se résigna parce que la volonté supérieure s'était manifestée d'une façon redoutable. Et tous deux allèrent rendre grâce à Sainte Anne de la faveur qu'elle avait octroyée au voyageur égaré.

Le curé de l'endroit, qui avait appris la merveille, ayant rencontré les deux pèlerins, leur proposa de s'établir en ce lieu où la puissance divine les avait conduits.

Guidon frappé par tant d'événements entra dans l'église, fit ses prières et se soumit à la volonté de la mère de la Vierge. Le recteur, considérant sa ferveur, sa dévotion, sa modestie, sa douceur et son zèle embrasé, lui demanda s'il voulait rester là et y passer la nuit, ce qui fut accepté. Le lendemain le prêtre lui offrit la charge de marguillier de la dite église. Guidon, croyant que le souhait de sa mère devait enfin s'accomplir, reçut cette offre comme un ordre de Dieu et une marque de vocation.

De vieux auteurs comme Raysius, dans son *Hiérogazophilacus*, et Jean Gooris, chanoine d'Anderlecht, dans la relation de la vie du Saint qu'il écrivit à l'occasion du jubilé de l'année 1762, nous apprennent que Guidon, étant cleric à Laeken, fut fidèle dans la maison du Seigneur comme un autre Samuel sous le pontife Heli. Son premier soin était d'observer les commandements de Dieu, et il se faisait un devoir de ne point négliger les cérémonies de notre Sainte Mère l'Eglise; il était fort attentif à satisfaire aux ordres de son supérieur, spécialement en ce qui concernait la gloire de Dieu et son service. Outre les grandes vertus qui brillaient en lui, il avait un soin exact d'accomplir jusqu'à la moindre chose ce qui concernait son emploi. Aussi, il était très diligent à veiller à ce que l'autel fût toujours net et les nappes bien blanches, les voûtes sans toiles d'araignées; il s'évertuait à

faire luire les ampoules et autres vases sacrés, les grands chandeliers d'étain, ainsi que le lutrin de cuivre formé par les ailes déployées d'un pélican. Les bancs et les chaises s'aligeaient en bon ordre par ses soins. Il ornait les treilles et les châsses des reliques avec des fleurs et du feuillage, si bien que le temple avait toujours un air de fête et invitait à la joie. On raconte qu'en cet endroit habité par des hommes farouches, il vainquit la haine et l'envie par son humilité. Il ne pouvait souffrir la médisance, moins encore eût-il proféré quelque chose contre l'amour du prochain. Lorsque ayant déjà tout donné, il n'avait plus rien pour les pauvres, il mendiait pour eux dans le village et sur les routes. Il était si modeste et si affable qu'il plaisait à tout le monde. Par-dessus la barrière verte à claire-voie qui fermait le petit jardin encombré de fleurs, les bêtes dolentes passaient la tête pour obtenir une caresse de Guidon, puis, délivrées de tout mal, poursuivaient leur route. Il entretenait les tombes et l'on disait que les morts se réjouissaient parce qu'il plantait sur leur tertre un rameau sacré, symbole de la vie. Les jardiniers aussi venaient le voir parce qu'il possédait le noisetier qui porte bonheur aux jardins.

Mais s'il répandait autour de lui des consolations et de la joie, il ne parvenait pas à vaincre la langueur dont Gudule était atteinte. Les émotions diverses par lesquelles elle avait passé lui causaient un ébranlement dont elle ne guérissait pas. Assise devant les roses trémières qui montaient le long du mur blanc de la petite maison, elle filait mélancoliquement le lin blond comme sa chevelure, et ses yeux bleus étaient d'une tristesse infinie. Elle portait le deuil de ses rêves. Et si elle se soumettait aux volontés qui l'avaient poussée dans des voies qu'elle n'avait pas souhaitées, elle se disait sans doute que la charge est lourde d'être la compagne d'un homme tel que Guidon.

Plus la renommée du marguillier s'accroissait en raison des bienfaits qu'il prodiguait aux gens et aux bêtes, plus il semblait que la fièvre cerclât les yeux agrandis de la jeune fille, rosît ses pommettes saillantes et soulevât sa poitrine en des hoquets tumultueux.

Il s'inquiétait de la voir minée par ce mal mystérieux qui la rendait plus pâle que la cire.

Aucun des nombreux remèdes qu'on lui apportait, ni le sceau de Notre-Dame, ni la fleur céleste, ne ramenaient la santé sur le visage décharné de Gudule.

Elle s'éteignit doucement, un matin d'hiver, comme une veilleuse, après avoir tissé elle-même son linceul en fine toile de Brabant.

Un peu avant d'entrer en agonie, après qu'on l'eût imposée des saintes huiles, elle avait parlé longuement à Guidon, lui rappelant, d'une voix qui avait le charme, mêlé de regrets, d'une chose qui va finir, leurs jeux enfantins le long des saules de l'Hepperbroek, disant le bonheur qu'elle aurait de le savoir, quand elle serait partie vers les régions étoilées, au village natal où leurs jeunes cœurs s'étaient donnés l'un à l'autre. Et comme c'était la première fois qu'elle exprimait le désir qu'il retournât là-bas, il en fut frappé ainsi que d'un ordre qui viendrait d'au delà de la vie.

Et, grâce à la puissance de son amour, Guidon suivit, dans son essor vers la voie lactée, l'âme fluide de celle qui avait été sa plus tendre joie. Comme un prisonnier libéré, cette âme, restée fidèle dans les épreuves ténébreuses qu'elle avait dû subir sur la terre, parcelle de lumière, retournait à la patrie où se révèlent claires, limpides, les causes de toutes choses mystérieuses pour les hommes.

Avant d'entrer dans l'incandescence de l'azur dont aucun œil mortel ne saurait supporter l'éclat, l'âme montra encore à son serviteur féal le clocher lointain du village qui blanchissait dans l'aube glacée d'un jour d'hiver.

*
* *

On dit aussi que Guidon voyagea vers les lieux saints et qu'il retrouva Onedulphe dans la ville de Rome. Le saint homme, atteint de fièvre et sentant approcher la mort, prit par la main le varlet qui l'avait soigné et parla en ces termes : « Très cher Père, je remercie maintenant Dieu qui accomplit les désirs de ceux qui espèrent en lui et qui remplit nos souhaits plus que nous n'attendions, je le prie de vous récompenser dans la vie éternelle de tout ce que vous avez fait pour nous ; il a aussi révélé à moi, son indigne serviteur, que le temps et le moment approchent où je dois mourir et remettre mon âme entre les mains du Créateur. Quant à vous, tâchez que vous retourniez au village de Brabant où Dieu vous a destiné pour que vos os y reposent et je vous prie par votre piété et fidélité d'annoncer ma mort, que vous verrez bientôt, à mes amis qui attendent mon retour et de leur montrer mon anneau d'or que vous prendrez avec vous en témoignage de la vérité et leur direz que quoiqu'ils soient privés de ma présence corporelle, ils ne doivent cependant pas se méfier de la miséricorde divine. »

Ayant mis en terre le corps de son vénérable compagnon, Guidon, afin d'accomplir sa destinée, se mit en route pour regagner sa contrée du Nord. Il endura la pauvreté, la faim, la soif, le froid, le chaud et autres misères. Mais les souffrances de son corps ne pouvaient être comparées à la paix ineffable de son âme.

Il arriva dans les environs de sa terre, fort exténué par les fatigues qu'il avait endurées. Sa barbe et ses cheveux avaient poussé au point qu'il n'était pas possible de le reconnaître. Mais sa vertu rayonnait comme la lumière d'une lampe sacrée à travers l'enveloppe d'albâtre ; les impotents qu'il rencontrait sur les routes se mettaient à marcher, les aveugles recouvraient la vue, de sorte que sa présence dans le pays ne tarda pas à être signalée à Anderlecht.

Quand il entra au village par la route couverte de neige, marchant derrière une charretée de fagots pour s'abriter contre le vent de bise, les cloches se mirent à tinter joyeusement dans le clocher de pierre ajouré. Leurs sons allègres glissèrent sur la soie bleue du ciel avec un vol blanc de pigeons qui folâtraient et faisaient leur ronde autour des toits. Une joie circula sur la place, dans les rues et les venelles comme la veille de Noël, du Mardi gras ou de Pâques. Les enfants qui jetaient des boules de neige et dressaient un bonhomme

près du mur du cimetière et ceux qui filaient accroupis le long de la glissoire luisante, emmitouflés dans leur écharpe de laine, levèrent le nez comme si une odeur de couque au beurre arrivait des fournils et les coqs sur les fumiers qui marinaient dans une gadoue brune, chantèrent pour annoncer que les poules allaient se remettre à pondre de beaux œufs. Un cheval bai se trouvait dans le travail de la forge, le maréchal essayait un fer à l'un des pieds de derrière. La bête effrayée par le feu agitait les bois qui l'emprisonnaient, en même temps une odeur de corne brûlée se répandait dans la rue. On entendait ronfler le soufflet, puis sonner le marteau sur l'enclume. Par dessus les capuchons blancs des toits, la fumée s'échevelait des cheminées.

On ne se douta point tout d'abord que c'était ce mendiant en haillons au bonnet de laine troué, marchant le dos courbé sous une besace remplie, qui apportait au village cet air de gaieté.

Mais on vit un vieux chien mourant, abandonné dans le tonneau à demi défoncé qui lui servait de niche, se traîner sur son arrière-train, en agitant la queue et en jappant, vers le pèlerin. Le pauvre animal manifestait une joie qui faisait mal tant ses efforts semblaient pénibles, l'eau coulait de ses bons yeux pleins de souffrance. Il rampa jusqu'au vagabond et lui lécha les pieds. Celui-ci, ayant d'un revers de manche essuyé deux grosses larmes et une roupie que le froid lui avait mise au bout du nez, saisit le mâtin par les pattes de devant, le souleva, l'attira à lui, le baisa sur le museau, puis le remit à terre. La bête hurla d'attendrissement et regagna son gîte, tout heureuse d'avoir touché le saint. Alors de grandes clameurs sortirent des écuries, des bergeries et des étables. Les hennissements, les bêlements, les meuglements gagnèrent chaque métairie et l'on entendit jusqu'aux gorettes qui poussaient dans leurs auges des grognements de satisfaction.

Le censier du château, qui était arrivé au carrefour en compagnie du brasseur et d'un marchand de vaches de la ville, avait déjà remarqué qu'il se passait quelque chose d'inaccoutumé, mais en entendant le concert improvisé, il ne resta pas plus longtemps perplexe. Il avait compris que son ancien varlet ne devait pas être loin.

— Guidon arrive, s'écria-t-il, interrompant la conversation. Guidon nous revient. Une forte émotion l'agitait. Aussi vite, il s'avança autant que le lui permettaient ses vieilles jambes raidies par les rhumatismes, scruta le lointain des trois routes qui aboutissaient à la place : il vit le camion du brasseur avec ses tonneaux, le char du meunier d'où les sacs

de farine débordaient, des carrioles de laitières avec des belles cruches luisantes de cuivre jaune, les charrettes des légumiers qui revenaient de Bruxelles, des chariots de rouliers ; les fouets claquaient dans l'air sec, le bourg était comme une ruche en travail.

A l'angle d'une vieille mesure en torchis, aux murs branlants sous le poids du grand toit qui les abritait, un mendiant agenouillé faisait des dévotions à une Notre-Dame de muraille. Il priait les bras ouverts comme s'il avait voulu étreindre tout le village dans ce geste d'amour. Le fermier le reconnut à un vol de colombes qui palpait autour de lui.

— Guidon, s'écria-t-il, Guidon, mon enfant.

Et l'émoi agitait les boucles argentées de sa chevelure.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent longtemps enlacés.

— Te voilà revenu, s'écriait le censier, te voilà revenu avec le bonheur. Nous allons tuer le veau gras et faire sauter les couque-baques.

Mais auparavant ils entrèrent *Au soleil d'or* boire une bouteille de geuze-lambic tellement l'émotion leur brisait les jambes. Les vieux amis arrivèrent et bientôt le cabaret fut rempli ainsi que la cuisine où ronronnait le coquemar, ainsi que la chambre où l'alcove était close par des rideaux de percaline violette à dessins jaunes.

Guidon pleurait en revoyant les visages de sa jeunesse que l'air et le soleil avaient fortement hâlés, où la vie avait sculpté des rides profondes. De grosses larmes lui coulaient sur les joues, s'arrêtaient un moment aux ailettes du nez, puis se perdaient dans sa barbe couleur de rouille. Ils le regardaient avec de bons yeux doux et bovins et leurs paupières se mouillaient aussi. On ne parlait point tant les cœurs débordaient, mais on se souriait à travers les pleurs.

Le bonheur de se retrouver au pays natal, Guidon le ressentit avec une intensité qui l'étourdissait. Quand, reconforté, il prit avec son ancien maître le chemin de la ferme, il regarda toutes les choses du passé. Rien n'avait changé, sauf les gens qui avaient un peu vieilli, mais les maisons étaient les mêmes, elles le contemplaient avec le même amour ; les enseignes dorées pendaient toujours à leur tringle en fer forgé. Autour de l'église tranquille, les croix vertes et blanches abritaient toujours le repos des morts ; il y en avait quelques unes de plus. Les étables continuaient à lui meugler la bienvenue, les pigeons tournoyaient au-dessus de sa tête et les femmes venaient lui présenter leurs enfants, qu'il ne connaissait pas encore, pour qu'il les bénit. Au coin d'une rue un vieux grison passa la tête par une lucarne et, agitant

ses longues oreilles en signe de satisfaction, se mit à pousser des hi-hans, hi-hans éperdus.

On entra dans la ferme où tout travail venait d'être suspendu pour célébrer le retour du pèlerin.

Il visita les étables aux charpentes compliquées, brunies par les suins puissants qui montaient des litières. Les bêtes, voulant l'approcher, tiraient sur leurs longues. Il caressa chacune d'elles, puis leur donna le picotin de bienvenue. Et celles qui ne l'avaient point encore vu, étant nées depuis son départ, ne lui manifestaient pas moins d'amitié que les autres, mais elles le dévisageaient avec plus de curiosité ; on avait parlé de lui pendant son absence dans l'herbe des champs, le long des haies et sous le chaume des hangars.

Sur les bois des râteliers et les perches mises en travers des solives, les poules, en rangs serrés, le regardaient. Elles venaient de la cour où leurs pattes avaient laissé dans la neige des myriades de lignes en éventail.

A la ferme, les fourneaux ronflaient d'allégresse, une colonne de fumée montait droit de la cheminée vers le ciel.

Dans la grande salle, ayant juxtaposé les tables, les servantes cherchaient la nappe qui les pût couvrir toutes. Elles ouvraient les bahuts massifs de chêne noir d'où s'essorait un discret parfum de lavande et de rose d'Egypte et déployaient le linge blanc au reflet bleu qui jetait un éclair sur leurs visages.

Au cellier la fermière, ayant ployé le volet, contempla ses victuailles amoncelées. Dans la pénombre il y avait des lièvres et des lapins suspendus par la patte : le jour, tombant de l'étroite lucarne, éclaira un peu du dos, le jabot et la tête de l'un d'eux, le poil fauve se dora, une goutte de sang vermeil, suspendue, prête à choir, brilla. Sur la table de pierre, étincelait la moire d'un plumage de faisan à côté du gris moucheté de pintades, de perdrix couleur d'éteules et de sillons. Des saucisses blanches et roses dessinaient des courbes et des arabesques infinies sur de grands plats à lignes bleues, tandis qu'autour d'un os à moelle rutilait la viande fraîche en des tons amarante, à côté d'un amoncellement de choux rouges, de cabus, de choux frisés et de choux de Bruxelles.

Ayant fait son choix et placé ce dont elle avait besoin dans un grand panier d'osier, elle remonta dans la cuisine où deux filles occupées à plumer des canards n'apparaissaient qu'en forme vague dans le brouillard de duvet blanc qui montait de leurs mains.

A travers la fenêtre, elle vit dans la cour le bossu qui, le couteau entre les dents, tirait les boyaux du cochon que l'on

venait de saigner. Les manches retroussées, il plongeait à pleins bras dans le ventre ouvert de la bête suspendue à la claie, ses mains rouges amenaient des masses gluantes, crémeuses, verdâtres et lie de vin qu'il déposait dans le bac. Derrière lui le grand chien jaune lappait le sang qui s'était fait une rigole à travers la neige maculée de paille brûlée.

On s'assit devant les faïences de Bruxelles, les étains reluisants, les cristaux taillés qui ornaient les tables ; la bière écumait dans les brocs et le vin rose brillait dans les carafes. Il y avait des aquamaniles de cuivre jaune représentant des lions, des léopards et des éléphants, ayant pour anse un serpent ou une chimère, qui contenaient des vins épais, couleur de topaze brûlée. De grands plats fumants aux bords festonnés embaumèrent la salle aux solives basses.

L'œil se délectait comme l'estomac et le gosier. La fermière avait revêtu sa robe de soie verte à points noirs, le fermier sa veste orange au collet de peau de loutre. L'aïeule, assise dans sa bergère d'osier pour éviter les vents coulis, un mouchoir rouge autour de la tête, avait chaussé ses bési-cles afin de mieux contempler le pèlerin en haillons. Et les enfants et les petits enfants paraient cette réunion d'une santé rose et joufflue. Par la porte ouverte sur la cuisine plus basse de quelques degrés, on apercevait les servantes qui embrochaient les volailles : leurs bonnets blancs tuyautés sur les bords se doraient aux lueurs des flammes.

Par les petits carreaux de la fenêtre on voyait la campagne couverte de neige, les tombereaux aux brancards levés, les meules autour desquelles tournoyaient des corbeaux, les étangs bleus bordés de saulaies et, tout en grisaille, un horizon de bois, de moulins, de clochers et de métairies.

On entendait hululer le vent de bise qui faisait courir au ras de la plaine de petits nuages blancs. On n'en goûtait que mieux la douce chaleur répandue par le pot rouge du poêle de Louvain garni de boules de cuivre.

Une certaine gravité se marquait chez les convives. On était un peu étonné du bonheur de se retrouver tous ensemble.

Guidon raconta ses pérégrinations, ses tribulations et ses aventures. On l'écoutait avec recueillement. Pour ne rien perdre de ses paroles la grand'mère, le coude sur la table, s'était fait un cornet de la main. Le fermier tendait le cou où saillait la pomme d'Adam, les enfants s'étaient levés et regardaient, la bouche ouverte, le narrateur. De temps en temps une larme brillait au bout d'un cil. Pourtant une douce gaieté ne tarda pas à susurrer dans la salle, car la bière et le vin répandaient la bonne folie.

Quelques cornets à bouquins vinrent donner une sérénade au voyageur. Les musiciens gonflèrent leurs joues comme des outres, puis ils allèrent se reposer à la cuisine en mangeant les reliefs du festin et en lutinant les servantes; à leur tour les pauvres du village arrivèrent pour saluer leur ancien compagnon. On leur abandonna une futaille qu'ils défoncèrent sous le toit où l'on remisait les chars et les instruments aratoires.

Alors on découvrit la pâte crémeuse qui avait levé dans les chaudrons à la chaleur de l'âtre, on graissa les poêles avec de la couenne de lard et bientôt les crêpes dorées sautèrent en l'air.

On chanta et l'on dansa.

Et cette fête, pareille à celles que peignirent les vieux maîtres flamands pour célébrer le retour de l'enfant prodigue, ne se termina que bien avant dans la nuit, longtemps après que Guidon, fatigué, se fut endormi dans les draps blancs de la chambre d'honneur tout imprégnée d'une bonne odeur de pomme. Les maraîchers qui partirent la nuit pour arriver au petit jour, avec leurs légumes, au marché de la Grand' Place de Bruxelles, virent encore, éclairées, les vitres des cabarets où l'on continuait à célébrer la rentrée du pèlerin dans Anderlecht.

* * *

XIV.

Guidon ne quitta plus son village. Chaque jour on venait le chercher pour visiter les bêtes malades dans les fermes et les métairies environnantes. Connaissant la vertu du plantin, du serpolet, du pissenlit, du thym, de la mille-feuilles, du saule des marécages, de la verveine, de la renonce, de la buglosse, de l'ortie, de l'aigremoine et de la scabieuse, il soulageait les vaches malades. Il préservait les étables des mauvais sorts en faisant nettoyer les vases et les pots qui contenaient le lait ou en fixant au linteau de la porte trois croix, de sorbier, de cochène et de viorne.

On disait même que parfois il lui suffisait de baiser les animaux sur le mufler pour les guérir, tant était grande sa puissance.

Bientôt sa renommée devint telle que de toutes les bourgades des environs on arriva implorer son secours. Ce fut au point qu'il lui fut impossible, pour contenter tout le monde, de visiter encore les bordes. Dans la chaumière de ses parents, ouverte maintenant à tous les vents, tapissée de nids d'hirondelles, il recevait les bêtes, ou bien assis sur les degrés de l'église, il voyait défiler les chevaux que les cochers de Bruxelles lui amenaient. Il les charmait par les yeux, par la voix. Les bêtes les plus rebelles devenaient dociles sous la caresse de sa main. Elles se laissaient ouvrir la bouche, tirer la langue, lever la patte et travailler au sabot. Celles qui ne portaient point délivrées du mal qui les accablait, restaient avec lui, couchaient dans l'écurie et paissaient dans son champ. Il réprimandait ceux qui ne traitaient pas avec douceur leurs animaux. Souvent sur la grand'route, un seul de ses regards avait fait baisser le fouet que le charretier furieux brandissait sur son attelée.

Les oiseaux venaient manger dans le creux de sa main, les abeilles connaissaient sa voix et les chiens errants au poil fauve, qui faisaient la terreur des campagnes par leur férocité, lui obéissaient, ainsi que les animaux de la forêt qui redoutent l'approche de l'homme.

Selon la renommée, il avait rapporté dans sa besace des baumes qui fermaient les blessures et des poudres qui maîtrisaient les fièvres malignes. Il savait des secrets pour empêcher la nielle de ronger les épis.

Sa réputation était telle que des seigneurs et des évêques venaient lui rendre visite essayant de l'attirer dans leurs fiefs ou diocèses, mais il restait sourd à toutes les proposi-

tions, si brillantes qu'elles fussent, qui tendaient à lui faire quitter la terre abreuvée par les sueurs des siens. Il n'avait point perdu le souvenir de la tempête qui l'avait assailli, sur la Senne, lorsque, méconnaissant les enseignements des aïeux, il avait voulu se livrer au négoce en compagnie d'un lombard.

— Si je cédaï à vos instances, disait-il à ceux qui essayaient de le détourner de la vie simple, toute force pour le bien me serait aussitôt enlevée, tandis que maintenant je puis être utile à tous.

Du reste les gens d'Anderlecht ne l'eussent plus laissé partir et ceux de Bruxelles le seraient allé rechercher avec leurs archers, leurs arbalétriers, leurs chevaliers et leur duc si l'on s'était avisé de le leur ravir.

Et le pauvre homme, toujours humble et modeste, ne comprenait pas ce qui lui valait tant d'honneurs. Souvent il était obligé de se cacher pour échapper aux sollicitations les plus baroques dont il était l'objet, préférant le commerce des bêtes à celui des hommes.

Il s'occupait des terres des pauvres. A l'orée des bois il y en avait qui restaient en friche. Une herbe maigre y poussait que broutaient les bêtes à l'arrière-saison quand les autres champs avaient été tondus. La terre en paraissait froide et stérile et rebelle à toute culture. L'ayant fouillée et retournée, Guidon brûla les bruyères, les ronces et les racines qui végétaient et dispersa la cendre. Quand, sur ses prières, les villageois, peu confiants, vinrent avec leurs sacs et leurs grands tabliers blancs pour ensemer les trieux, ils trouvèrent, ô miracle, l'emblavure déjà verte : l'avoine commençait à fleurir. Et depuis lors le champ ne cessa plus de produire de bonnes récoltes.

Le bruit s'en répandit dans la contrée. L'Ange qui, naguère, avait conduit la charrue et les chevaux de la ferme, quand le varlet secourait ses parents, était revenu à Anderlecht pour féconder une terre ingrate, disait-on dans les chaumières.

Les paysans se rendirent en procession jusqu'à l'ancienne jachère et constatèrent combien elle s'était transformée.

Il ne fallut pas davantage pour qu'en l'espace de quelques années il ne restât plus de landes incultes dans tout le pays d'alentour. Par des sarrages bien conduits, on finit par venir à bout des trieux les plus rebelles à la germination des semailles. Ainsi, grâce à Guidon, il y eut du blé en abondance, même pour les pauvres.

XV.

Ainsi vivait l'homme simple et doux dans l'amour des créatures de Dieu et de la nature généreuse. Son cœur chantait et l'abondance régnait autour de lui, c'est pourquoi la vénération que lui ont vouée les ruraux du Brabant et tous ceux qui vivent en contact avec les bêtes est toujours restée vivace. De notre temps encore il n'est point de saint plus populaire parmi les campagnards, les charretiers et les cochers de Bruxelles.

Mais ses épreuves n'étaient pas terminées, il n'avait pas encore donné toute la mesure de sa charité brûlante. Car si les circonstances ne font pas les saints comme elles suscitent les héros, du moins mettent-elles mieux leurs vertus en lumière.

A la suite d'un hiver pluvieux et pourri, de grandes crues de la Pède, de la Sennette et de la Senne où les eaux grasses avaient charrié des limons, puis après des chaleurs suffocantes, de terribles maladies venues de pays lointains s'abatirent sur Anderlecht. Le glas sonna à la tour Saint-Pierre et les prêtres ne s'arrêtèrent plus de réciter les prières pour les trépassés. Le fossoyeur eut tant de besogne qu'il en perdit son sourire. Ne parvenant plus à creuser les fosses au fur et à mesure, il fit un grand trou dans le cimetière pour ne point faire attendre les morts. Le menuisier n'avait pas le temps de raboter les quatre planches, il fallait les clouer au plus vite.

Sans doute n'avait-on pas assez aspergé les maisons avec le buis béni. Peut-être les feux de Mai, mal allumés, n'avaient-ils pas assez brûlé de genévriers et de genêts pour chasser les génies malfaisants. Pourtant la Pâque des roses avait été célébrée avec tout l'éclat accoutumé.

Mais on avait plus vite fait de compter les chaumières dont la porte et les fenêtres n'étaient pas closes. Dans les rues, contre les pignons, s'appuyaient de nombreuses croix de paille devant lesquelles s'arrêtaient des hommes en robe de bure, la tête recouverte de la cagoule. Ils entraient dans la maison et en ressortaient aussitôt portant le cercueil sur les épaules, puis s'en allaient, d'un pas rythmé, jusqu'au cimetière.

L'époux qui avait quitté sa femme en bonne santé la trouvait morte en rentrant chez lui quelques heures après. Dans les champs, les gars les mieux valides se sentaient tout à coup pris par le mal et, sans espoir de revoir leur logis et les

visages chers, se traînaient jusqu'à la haie où ils mouraient en entendant, non loin d'eux, le croassement des corbeaux. Il y en avait qui périssaient sur place n'ayant pas la force de chercher un peu d'ombre pour s'y étendre ; la douleur convulsait leurs traits en atroces grimaces, elle les masquait d'une pâleur livide. A peine le cœur avait-il cessé de battre, que la peau s'affaissant sur les os se vertdegrisait entièrement. Et ceux qui étaient dispos tremblaient de sentir la main mystérieuse poser sur eux sa marque brûlante.

Les Saints furent invoqués. On les promena par les rues du village et les hameaux. Saint Michel un peu gêné en son armure d'argent, saint Roch avec sa plaie à la cuisse, saint Antoine et son chapeau à larges bords et son grand manteau rapiécé, saint Pierre aux jambes nues et une Notre-Dame de la Mi-Récolte. D'autres bienheureux étaient venus de paroisses voisines. Les forestiers, les sabotiers et les bûcherons de Groenendael portaient Notre-Dame de Bonne Odeur vêtue d'une robe de soie couleur de feuille morte.

Mais, grâce aux bons soins de Guidon, aux infusions d'herbes qu'il fit boire, aux conseils qu'il donna, la maladie perdit de son intensité première. Les atteintes moins cruelles et moins foudroyantes purent être combattues avec efficacité. De grands feux sur la place, aux carrefours, sur le Brusselberg, près des saulaies de l'Hepperbroek et tout autour du village, purifièrent l'air des sorcières malignes et des lutins ténébreux.

Mais les animaux à leur tour furent frappés, comme jadis ceux des bords du Timave et des plaines fertiles de l'Iapydie dont parle Virgile. L'air corrompu joint à des chaleurs excessives avaient allumé dans ces contrées une redoutable contagion qui frappait le bétail et les animaux de toute espèce, les eaux en furent empoisonnées, les fourrages infectés. La mort sembla se complaire à toutes sortes d'horreurs. D'abord un feu, courant dans les veines, consumait la bête misérable, puis une humeur corrosive gonflait ses membres desséchés et les réduisait en pourriture.

Les jeunes taureaux tombaient morts dans les riantes prairies ou venaient expirer tristement devant les râteliers pleins d'herbe. La rage s'emparait du chien caressant et fidèle, une toux violente fatiguait douloureusement le pourceau déjà étranglé par le gonflement de sa gorge grasse.

Abattu lui aussi par une langueur mortelle, le cheval avait perdu sa vaillance naturelle, l'herbe des prés, l'eau des fontaines n'avaient plus d'attraits pour lui. Sans cesse il frappait du pied la terre ; ses oreilles retombaient sur ses tempes d'où coulait une sueur froide aux approches de la mort. Sa peau

sèche et tirée n'était plus qu'une membrane dure au toucher. Ou bien c'étaient les yeux qui s'injectaient de sang, une respiration pénible quelquefois accompagnée de gémissements douloureux et de longs soupirs qui sortaient des flancs avec effort. Un sang noir coulait des naseaux, une langue épaisse et rude obstruait le gosier.

Ni l'ombre du bois, ni la tendre verdure des prairies, ni l'onde transparente des ruisseaux ne réveillaient l'animal languissant; ses flancs s'affaissaient, une morne stupeur chargeait ses yeux, sa tête appesantie se laissait aller vers la terre. Le loup ne venait plus épier la brebis au sortir de la bergerie, ni rôder la nuit autour des troupeaux; un mal plus cruel que la faim avait dompté sa rage. Le daim timide et le cerf que tout faisait fuir auparavant, erraient au milieu des chiens, autour des demeures des hommes. L'air même n'épargnait pas les oiseaux, car le mal les poursuivait dans les nues, les étranglait et les faisait retomber inertes sur la terre.

En vain essayait-on de changer les troupeaux de pâturages, les remèdes étaient vains. On n'entendait dans toute la plaine que le bêlement des brebis, le mugissement éperdu des bœufs, la râle des chevaux. Une impitoyable furie immolait des troupeaux entiers et remplissait les étables de monceaux de cadavres.

Ainsi en était-il à Anderlecht. Et tous les métayers affluaient chez Guidon en se lamentant. Beaucoup d'entre eux lui abandonnaient leurs bêtes, persuadés que lui seul était capable de les conserver et de les guérir. On croyait que s'il les menait lui-même pâturer dans le champ du miracle, les céréales semées par l'ange leur rendraient la vigueur et la santé. Une désolation infinie errait le long des routes comme si Dieu se fut retiré de toutes choses.

Mais toute la science de Guidon ne pouvait suffire à tant d'afflictions, ses remèdes familiers ne parvenaient pas à vaincre un mal qui éclatait partout avec une soudaineté foudroyante. Il s'en désolait, il s'en accusait parce qu'il n'avait pas fait assez vite semer de la chaux dans les étables.

Le bouc expiatoire n'emporta pas avec lui les souffrances des troupeaux et l'on eut beau enfumer les écuries avec l'une des cornes, l'infection persista.

Le jour de la Saint-Jacques on posa sur la tête d'une vierge une couronne de fleurs de betterave forestière. Elle y resta pendant la journée. On mêla, comme il est prescrit, ces fleurs à la pitance des animaux souffrants. Ils ne furent pas guéris.

A la Sainte-Anne on fit de grands feux devant l'église, le prêtre les bénit après en avoir fait trois fois le tour. Mais la

vertu habituelle des bûches dérobées au bûcher n'opéra point. Les eaux fleurirent dans les mares.

Saint Pantaléon, le patron des médecins et l'un des quatorzè saints de grand secours, n'apporta, lui non plus, aucun soulagement .

Et cependant on continuait à amener de toutes parts des bêtes malades à Guidon ; les hôtes des bois aussi venaient implorer son aide. Il invoqua sainte Marthe qui séduisit la Tarasque, mais la peste invisible était plus difficile à combattre que le dragon, elle restait indifférente à tous les charmes, inaccessible à toutes les séductions, subtile, insaisissable.

Le spectacle de ces grands yeux mouillés qui lui adressaient de muettes prières, ardentes et désolées, lui déchirait le cœur ; son impuissance le navrait. Ah ! ces yeux ! il les voyait partout. La nuit même ne l'en débarrassait point, car ils luisaient dans les ténèbres comme la lumière divine et son sommeil en était hanté.

Mais sa vaillance ne faiblissait point. Plus les difficultés s'accumulaient autour de lui, plus l'amour infusait de force à son âme, sa volonté persistait à triompher du mal.

Chaque jour il se promenait dans la campagne espérant trouver enfin la délivrance, car il sentait confusément, dans l'invisible, une présence tutélaire, et son cortège d'animaux le suivait, dolent et pitoyable. Il errait au hasard des murmures qui couraient dans les haies et les arbres, prêtant l'oreille au moindre bruit, croyant entendre chaque fois la voix providentielle. Il ne prit plus la peine de rentrer chez lui ; à la tombée du jour, il allumait un grand feu dans le champ où il s'était arrêté, et tout en veillant sur le troupeau désolé, il attendait.

Et, bien que chaque jour il vit s'accroître le nombre des victimes, son espoir restait tenace.

Pourtant, à la fin d'une vesprée, il se sentit fatigué, il n'eut pas la force de rassembler de la paille et du bois sec pour donner un aliment à la flamme et s'assit sur une vieille souche ; mais les bêtes inquiètes de cette défaillance firent cercle autour de lui et se mirent à meugler, à bêler, à hennir, à braire lamentablement. La lune se leva et les chiens hurlèrent comme à la mort.

Guidon se raidit contre le mal mystérieux.

Et soudain dans un concert de harpes célestes, l'ange de ses jeunes années, celui qui avait guidé les chevaux du labour, l'ange qui avait transformé la terre en pain, l'ange qui lui avait remis le rameau merveilleux lui parla. Il se balançait dans la clarté bleue de la lune et le bas de sa longue tunique blanche frôlait les hautes herbes des prairies.

— Guidon, lui dit-il, fidèle serviteur, puisque tu as tant aimé les bêtes du bon Dieu et parce que tu as eu confiance dans la vie, je t'apporte pour elles le salut. Quand tu plantas dans la terre la bague que je t'avais remise, aussitôt un arbre déploya ses branches feuillues pour t'abriter du soleil brûlant. Ce chêne en enfonçant ses racines dans le sol fit jaillir une source. Conduis sans tarder ton troupeau à cet endroit, frappe la terre de ton bâton, l'eau jaillira en abondance. Venue des profondeurs de la terre, elle est pure de tout germe malfaisant, elle apaisera le feu qui dévore les entrailles des animaux.

Guidon, en extase, écouta la voix céleste. Ses compagnons, comprenant qu'il se passait quelque chose de merveilleux, retenaient leur souffle et ne bougeaient plus, mais leurs yeux démesurément ouverts luisaient sous les rayons de la lune.

Guidon, ayant remercié l'être aérien qui s'évanouit aussitôt dans la nuit, fit un effort pour se relever. Une torpeur lourde engourdisait ses membres. Il lui sembla que ses pieds étaient cloués au sol. Il fut saisi d'angoisse.

— Quoi, se dit-il, périrais-je avant de leur avoir montré la source !

Mais la charité encore une fois vainquit la souffrance et accomplit un miracle. Le pauvre homme marcha dans la direction du village ; le troupeau, guidé par son instinct, s'était rassemblé de lui-même. Et les tavelures blanches, noires et rousses passèrent dans les taches que la lune jetait à travers le feuillage et suivirent l'homme qui se traînait, un bâton de chaque côté lui servant de béquille. Dans le grand silence d'une nuit claire on n'entendait que le claquement des sabots sur la terre dure et le vol de quelque oiseau effarouché par cette étrange procession. Les lampes veillaient encore aux fenêtres de quelques chaumières dispersées dans la campagne.

Au haut du chemin creux, Guidon reconnut le chêne sacré. Ses branches puissantes déployaient une frondaison majestueuse, sa masse projetait sur le champ une ombre énorme.

A peine eut-il frappé la terre, que toute force l'ayant abandonné, il s'affaissa entre deux racines noueuses de l'arbre. Mais aussitôt il entendit sourdre du sol comme un mugissement furieux, le gazon se déchira, l'eau jaillit à gros bouillons et remplit bientôt le lit desséché d'un abreuvoir proche.

Les bœufs se mirent à boire à longs traits. Fortement aspirée, l'eau gazouillait en montant dans les gosiers altérés et c'était pour le bon pasteur une musique délicieuse. Les flancs amaigris par de longs tourments se soulevaient, palpitaient,

se gonflaient. Puis, reprenant haleine, les taureaux se mettaient à rugir d'allégresse.

Le troupeau tout entier se désaltéra. Mais comme si ses cris de joie avaient été entendus au loin, bientôt arrivèrent à la file, d'un pas pressé, d'autres vaches, d'autres taureaux, d'autres poulains, d'autres étalons, d'autres brebis, d'autres truies, d'autres gorets, d'autres ânes. S'étant rassasiés, ils caressaient Guidon de leurs langues humides.

La lune très haut dans le ciel répandait sur l'onde une clarté bleu d'argent. Le bienfaiteur voyait sans cesse d'autres mufles se refléter en ce miroir. Il vint des chèvres, des lapins, des chats, des poules, des canards, des oies, des dindons, puis quelques essaims d'abeilles étendirent sur l'eau claire une nappe d'or.

Guidon sentait un froid mortel glacer les extrémités de ses membres. Mais la plénitude de son bonheur lui tenait le cœur chaud et lui donnait la force de relever encore ses paupières alourdies.

Il vit arriver des chevreuils, des daims et quelques biches conduites par un grand cerf aussi cornu que celui qui apparut à saint Hubert dans la forêt des Ardennes, des lièvres craintifs, des renards, des sangliers et des loups. Ceux-ci, ayant oublié leur férocité, buvaient à côté des agneaux sans leur faire aucun mal. Le guérisseur s'émerveillait de ce spectacle.

Ce fut le tour des cygnes blancs, des hérons gris, des cigognes et des flamants roses.

Guidon entendit des pas lourds sur le chemin, c'étaient des ours. Des singes qui, la queue enroulée aux branches du chêne, avaient d'abord reconnu les lieux, se laissèrent choir au bord de la mare. Ils semblaient avoir mis un masque noir avec une bavette blanche sur leur visage.

Il vit la silhouette élégante et fine des gazelles et des antilopes ; les aurochs à la tête formidable, les chamois, les élans et les moufflons.

Des milliers d'yeux brillaient autour de lui, il sentait sur son visage la chaleur des haleines, car chaque bête, après lui avoir léché la main, voulait le contempler, lui, le bienfaiteur.

A ses pieds l'eau s'échappait toujours en gros bouillons joyeux.

Il vit onduler des écailles scintillantes, comme si les gemmes aussi fussent venues vers lui ; c'étaient des serpents qui avaient rampé à travers les buissons. Les chameaux arrivèrent également ; leurs bosses titubaient sur leur dos.

La terre trembla, les feuillages sifflèrent et gémirent, c'é-

tait la masse noire des éléphants. Leurs trombes firent jaillir l'eau en fusées blanches et la fontaine, qui cependant était devenue comme une rivière, déborda.

D'énormes chats arrivèrent par bonds qui, après s'être désaltérés, vinrent faire le gros dos contre Guidon en ronronnant comme un soufflet de forge ; c'étaient les léopards. Les jaguars suivaient à peu de distance.

Entre les cils de ses paupières mi-closes il vit encore des zèbres et des lynx et de grands tigres roux mouchetés de blanc. Satisfaites, les bêtes s'étendaient les unes à côté des autres, ayant abdiqué toute cruauté. Une fraternité tendre les réunissait toutes. On eut dit la première nuit d'Eden après la création du monde.

Il vint encore d'autres bêtes inconnues de lui. Son âme était pénétrée de délices. Une douce ivresse semblait dégager son esprit de tout lien matériel.

Il vit encore des lions s'avancer d'un pas lent et majestueux. Ils lappèrent avidement l'eau pure, vinrent le flairer, puis s'étendirent à ses côtés en de royales attitudes. Alors tout autour, des paons déployèrent leur queue et dans les branches du chêne de merveilleux oiseaux se mirent à chanter.

A la place de la lune brillait le doux visage de Gudule, sous un grand nuage qui était la barbe de Dieu le Père, Guidon se trouvait au paradis des bêtes.

1871



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS
DEPARTMENT
5700 SOUTH CAMPUS DRIVE
CHICAGO, ILL. 60637

1871

FOR THE YEAR 1871

PHYSICS

DE LA MEME COLLECTION :

CHARLES NODIER : **Contes et Nouvelles**, avec notice par Franz Ansel.

POL DEMADE : **L'Ombre étoilée**.

XAVIER DE MAISTRE : **La jeune Sibérienne; Le Lépreux de la Cité d'Aoste; Les Prisonniers du Caucase**, avec notice par P. Halflants.

MAURICE DES OMBIAUX : **Guidon d'Anderlecht**.

WALTER SCOTT : **Quentin Durward**, avec notice par Dumont-Wilden.

GEORGES VIRRES : **Les Gens de Tiest**.

LE PRINCE DE LIGNE : **Mélanges**, avec notice par Alfred Duchesne.

FIRMIN VAN DEN BOSCH : **Le Crime de Luxhoven**.

FROISSART : **Chroniques**, avec notice par Maurice des Ombiaux.

GEORGES RENCY : **L'Aïeule**.

ALFRED DE MUSSET : **Œuvres choisies**, avec notice par P. Halflants.

FRANZ MAHUTTE : **Quelques Histoires**.

En vente au prix de 15 centimes le numéro
et par abonnement à 4 fr. 50 les 24 n^{os} par an,
chez les éditeurs

G. MERTENS RIVIERE

21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21 - 10, RUE DE MÉZIÈRES, 10
BRUXELLES Q.-L. PARIS

AUTEUR

N° :

✓

Nom : MÉLLOYPrénom : Camille

Titre :

Voyages sans Brevéber

Editions:

de Belgique - Bruxelles

Année d'édition :

1936

Nbre de pages :

199 p. 19 cm x 12 cm

Genre :

roman

BA 6